

Une génération de changement : les jeunes et la culture



Une génération de changement : les jeunes et la culture

Équipe de rédaction

État de la population mondiale 2008, Supplément Jeunesse

Martin Caparros (histoires vécues), Dr Laura Laski et Saskia Schellekens, avec le concours de Malak Khatib-Maleh

Révision :
Alex Marshall

Assistance à la recherche :
Malak Khatib-Maleh

Assistance administrative :
Malak Khatib-Maleh

Remerciements

Nous exprimons notre sincère gratitude aux nombreux collègues de l'UNFPA des bureaux de pays et du siège, ainsi qu'aux partenaires du Fonds pour les apports qu'ils nous ont fournis et les informations qu'ils nous ont communiquées; nous remercions en particulier les membres du personnel des bureaux de pays et des organismes partenaires de l'UNFPA en Colombie, en Éthiopie, en Mongolie, au Mozambique, dans les Territoires palestiniens occupés et au Viet Nam Bangladesh, ainsi qu'au Bureau de la coopération internationale espagnole, qui ont facilité la conduite des interviews des jeunes dont la présente publication brosse le portrait.

Nous sommes tout particulièrement reconnaissants envers Mme Thoraya Ahmed Obaid, Directrice exécutive de l'UNFPA, qui nous a inspirés et guidés dans l'exploration du sujet du présent rapport, et envers Azza Karam, Sherin Saadallah, Mona Kaidbey, Ziad Mikati, Prateek Awasthi, Sylvia Wong et Christian Fuersich ainsi qu'envers les membres du Conseil consultatif mondial pour la jeunesse de l'UNFPA de leurs apports et de leur soutien, envers Teo de son aide à la recherche, et tout particulièrement aussi envers Grita, Daniel, Tsehay, Jiigee, Kim, Seif et Leire de nous avoir fait part de l'histoire de leur vie.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE IV

INTRODUCTION V



Grita

JOUEUSE DE
FOOTBALL
MOZAMBICAINE.
JOUER DUR, POUR
LA VIE

1



Daniel

ORGANISATEUR
COMMUNAUTAIRE
COLOMBIEN.
LIEU SÛR DANS
UNE INSTITUTION
RELIGIEUSE

7

Une génération de changement : les jeunes et la culture



Tsehay

AIDE MÉNAGÈRE ÉTHIOPIENNE. UNE ÉCHAPPÉE DU MARIAGE INFANTILE

13



Jiigee

ÉLEVEUR MONGOL. TÉLÉPHONES CELLULAIRES ET RUÉE VERS L'OR DANS LES STEPPES DE MONGOLIE : MONDIALISATION ET CULTURE LOCALE

19



Kim

CHANTEUSE VIETNAMIENNE. LE HIP-HOP ARRIVE AU VIET NAM

25



Seif

ARCHITECTE DE LA PAIX PALESTINIEN. UN JEUNE COMME LES AUTRES, APATRIDE

31



Leire

MEMBRE DU GOUVERNEMENT ESPAGNOL. DE NOUVEAUX HORIZONS, UNE ÉTOILE QUI MONTE

37

CONCLUSION 42

NOTES 43

La présente publication est la troisième édition annuelle du *Supplément Jeunesse* du rapport de l'UNFPA sur l'*État de la population dans le monde*. Le rapport de 2008 concentre son attention sur les interactions entre la culture, le genre et les droits de la personne et sur l'importance essentielle d'approches sensibles à la culture pour l'élaboration et la mise en œuvre de politiques et de programmes de développement efficaces. Le *Supplément Jeunesse* jette un regard sur la culture qui façonne et nourrit la vie des jeunes et illustre l'élaboration par ceux-ci de sous-cultures, souvent différentes de la culture dominante et parfois en conflit avec elle. Le supplément souligne la valeur que présente pour les jeunes la protection de la culture dans laquelle ils ont grandi, mais rappelle aussi le droit des jeunes d'embrasser leur propre culture comme ils l'entendent.

L'expérience culturelle des jeunes est semblable à un oignon que l'on épluche et dont chaque couche révèle des aspects différents. En grandissant, en passant à l'âge adulte et en échappant à l'orbite parentale, les jeunes peuvent devenir des agents de changement positif : ils possèdent le dynamisme et la souplesse, ainsi que la persévérance nécessaires pour induire des changements culturels de l'intérieur. Les programmes de développement devraient les aider à tirer le maximum des chances qui s'offrent à eux. Le *Supplément Jeunesse* illustre, par des histoires vécues de jeunes, l'influence que ceux-ci peuvent avoir sur leur culture et les changements

qu'ils y apportent en se faisant les champions des droits fondamentaux, de l'égalité des sexes et du développement.

La présente publication ouvre une fenêtre sur la vie de jeunes femmes et de jeunes hommes de sept pays. Ces jeunes promeuvent la sensibilité aux sexospécificités dans les institutions religieuses (Colombie), s'opposent aux pratiques traditionnelles néfastes telles que le mariage enfantin (Éthiopie), adaptent la musique internationale moderne à leur société et s'en servent pour appuyer l'adoption de comportements sains (Viet Nam), luttent contre les stéréotypes genrés dans le sport (Mozambique), promeuvent la paix au lieu de la violence politique et armée (Territoire palestinien occupé), font usage des technologies de l'information et des communications pour promouvoir le développement (Mongolie) et encouragent la participation des jeunes aux activités gouvernementales, jusqu'aux plus hauts niveaux (Espagne).

L'*État de la population mondiale 2008* note qu'il est crucial d'intégrer la culture dans les politiques et programmes de développement, tout particulièrement dans ce domaine délicat qu'est la santé sexuelle et reproductive. Le rapport souligne la nécessité de l'emploi de « lunettes culturelles » pour examiner les questions des droits fondamentaux, pour aider tous les niveaux de la société, toutes les communautés et tous les groupes à s'approprier les principes des droits de la

personne et à les intégrer dans leur système de valeurs.

Les droits de la personne appartiennent aux gens de tous les pays, mais ils ne trouveront leur application universelle dans la pratique que lorsque les individus et les communautés seront parvenus à exprimer ces droits dans leur propre contexte culturel. Les objectifs du Millénaire pour le développement et les objectifs de la Conférence internationale sur la population et le développement ont émergé d'expériences locales et personnelles. Ils ne seront pleinement atteints qu'une fois que les droits fondamentaux sur lesquels ils reposent auront été bien intégrés au niveau local et que les changements viendront des communautés elles-mêmes. Le *Supplément Jeunesse* du rapport sur l'*État de la population mondiale* illustre comment ce processus peut opérer pour les jeunes d'aujourd'hui.

Au sujet de la culture : *L'État de la population mondiale 2008 : Lieux de convergence : culture, genre et droits de la personne* définit la culture comme étant « les modèles hérités de significations partagées et de compréhensions communes ». La culture influe sur la façon dont les gens gèrent leur existence et leur fournit des lunettes à travers lesquelles ils voient et interprètent leur société.

Les cultures ne sont ni homogènes ni statiques. Il se trouve dans chaque culture des groupes de gens qui, par leurs comportements et leurs croyances, se distinguent du reste de la société. Les sous-cultures peuvent être définies par l'âge, la race, l'appartenance ethnique, la classe sociale, ou le sexe, les croyances religieuses, les opinions politiques ou la profession de leurs membres. Au sein de la culture, il se trouve aussi des individus et des groupes qui contestent les valeurs ou les pratiques culturelles néfastes ou portant atteintes aux droits de la personne et qui s'emploient à les modifier. La culture est un construit dynamique élaboré par les gens et ces mêmes gens peuvent apporter à l'expression et à la réalisation des valeurs et pratiques communautaires des changements pour les aligner sur les divers droits de la personne.

Les cultures sont dynamiques et en aucune façon figées dans l'immobilité. Divers facteurs mondiaux, régionaux et nationaux ont des répercussions sur l'économie, la société et l'environne-

ment. Les cultures réagissent en acceptant ou en rejetant les nouvelles façons de penser et de faire les choses, ou encore, s'il est possible, en trouvant un compromis, et en ajustant leurs valeurs et leurs comportements pour s'y adapter.

La nouvelle génération et les changements culturels : En grandissant, au fil de l'adolescence, les jeunes forgent leur identité et deviennent des individus autonomes. Ils assument simultanément des responsabilités et s'intègrent dans leur société.

Les jeunes ne partagent pas les expériences et les souvenirs de leurs aînés. Ils acquièrent leurs propres façons de percevoir, d'apprécier, de classer et de distinguer les problèmes, ainsi que les codes, les symboles et le langage qui servent à les exprimer.

Les réactions des jeunes face aux changements du monde et leurs façons spécifiques d'expliquer et de communiquer leur expérience peuvent contribuer à transformer leur culture et à préparer leur société à relever les nouveaux défis.

De nombreux facteurs influent sur les changements culturels : les nouvelles technologies de l'information et des communications, le niveau de santé, de nutrition et d'emploi, le progrès ou la stagnation économiques, la stabilité ou la violence politiques, et le degré de pauvreté. Les jeunes vivent les changements culturels de manière plus intense que leurs aînés et leur influence est

plus visible sur la culture que sur l'économie ou la politique¹. Leur dynamisme peut modifier certains des aspects archaïques et néfastes de leur culture que les générations précédentes considéraient comme immuables.

Les jeunes sont aussi divers que les sociétés auxquelles ils appartiennent. Les différentes circonstances sociales, économiques, résidentielles, maritales, ethniques et religieuses confèrent à chaque individu son propre éthos culturel. La clé du succès de l'autonomisation des jeunes pour leur permettre de promouvoir le changement consiste à accepter leur cadre culturel et à œuvrer en partenariat avec eux.

Ceci est particulièrement important pour les groupes marginalisés, tel que celui des très jeunes adolescentes dans les sociétés où des traditions néfastes persistent. Les approches sensibles à la culture de la promotion des droits de la personne peuvent mettre fin aux pratiques telles que le mariage enfantin et la mutilation/coupeure génitale féminine. Elles peuvent lever les obstacles qui s'opposent à la transmission d'information et à l'offre de services appropriés selon l'âge dans le domaine de la santé sexuelle et reproductive, et contribuer à éliminer la violence et la discrimination.

Le contexte culturel en évolution :

Il y a plus de 1,5 milliard de personnes âgées de 10 à 24 ans, soit la génération la plus nombreuse de l'histoire de l'humanité. Environ

INTRODUCTION

70 % d'entre eux vivent dans les pays en développement, 60 % rien qu'en Asie². Ils accèdent à l'âge adulte à une époque de transformations dans l'économie, l'éducation, les communications, la démographie, l'environnement, les technologies et la culture.

La mondialisation est la marque de la génération présente, avec ses libres marchés et sa libre circulation des capitaux et des produits, avec la facilité des voyages et l'instantanéité des connexions, et avec l'urbanisation rapide qui fait que plus de la moitié de la population du globe vit en milieu urbain. Il en résulte une intégration économique et culturelle d'une envergure sans précédent, ayant d'immenses répercussions sur tous les aspects de la vie.

La présente génération de jeunes est également façonnée par une tendance à la démocratisation et par la montée de la société civile, qui lui ouvrent des possibilités considérablement accrues de participer aux processus décisionnels locaux et nationaux.

Les jeunes, et surtout les filles et les jeunes femmes, sont généralement en meilleure santé et plus éduqués que les générations précédentes, à cette réserve près, en particulier pour les adolescentes et les jeunes femmes, qu'ils ont été touchés de manière disproportionnée par la pandémie de VIH/sida³.

La mondialisation produit une culture mondiale de la jeunesse. Les paysages urbains des

pays développés comme des pays en développement se ressemblent sur de nombreux points : mêmes centres commerciaux, mêmes chaînes de fast-foods, mêmes magasins de vêtements, mêmes clubs de musique et mêmes émissions de télé-réalité. Les médias influent sur les goûts et les modes des jeunes. *Music Television International* (MTV), par exemple, qui est présente dans la plupart des pays du monde, transmet non seulement de la musique, mais aussi des aspirations, des codes, des valeurs, des comportements et des goûts. Les cybercafés sont devenus des lieux de rencontre, en particulier pour les jeunes hommes. On trouve des téléphones cellulaires partout dans les centres urbains et en tant que service communautaire dans les villages et les communautés pauvres.

La culture mondiale de la jeunesse est moins accessible dans les zones rurales : bien que la téléphonie mobile et l'Internet se répandent, les informations, les idées et la culture populaire se propagent encore largement par la radio et parfois la télévision.

La mondialisation et la culture mondiale ont fait prendre conscience au monde entier des possibilités de consommation, y inclus aux gens qui sont les moins capables d'en profiter; c'est ainsi, par exemple, qu'en Éthiopie, seuls 1 % des jeunes ont accès à l'Internet, contre 50 % en Chine. Le sentiment d'exclusion et la frustration qui en résultent peuvent déboucher sur le crime, la vio-

lence et les troubles civils. Les jeunes rêvent d'une vie qui leur semble hors de portée au milieu de la pauvreté, des guerres ou des violents remous politiques.

Interactions entre les valeurs et les codes traditionnels et mondiaux :

Les jeunes absorbent les idées, les valeurs, les croyances et les codes nouveaux par l'intermédiaire du monde connecté, des médias et des nouvelles technologies de l'information; mais ils grandissent aussi avec les valeurs culturelles traditionnelles de leur société. Cette convergence de la culture locale et de la culture mondialisée peut donner lieu à des collisions, susciter des tensions et présenter un certain nombre de défis.

L'exposition aux nouvelles informations a des côtés positifs ainsi que négatifs. Manquant d'accès à l'information sur la santé sexuelle et reproductive par l'intermédiaire de leurs familles ou des systèmes d'enseignement, par exemple, les jeunes s'informent par le biais de l'Internet et souvent auprès de leurs pairs. Bien qu'il vaille mieux disposer de ce type d'information que de ne pas en avoir du tout, les jeunes risquent de croire des rumeurs, des mythes ou des « légendes urbaines ». Certaines personnes estiment que l'information non filtrée obtenue par l'Internet mène à des conflits avec les valeurs traditionnelles.

La tension qui s'établit entre les valeurs locales et les valeurs mondialisées est plus clairement visible dans le domaine de la santé sexuelle et reproductive que dans de nombreux autres domaines sociaux. Mais malgré la tendance à l'uniformisation résultant des médias, il subsiste des différences substantielles entre régions et pays dans les modèles du mariage, de la sexualité et de la procréation⁴. Les valeurs locales restent des facteurs déterminants des attitudes et des pratiques.

Programmes pour une génération de changement

Les programmes visant à promouvoir les droits fondamentaux des jeunes doivent tenir compte des spécificités culturelles et encourager les jeunes à examiner leur comportement à la lumière de leur propre culture. Ils doivent prendre en considération des questions telles que la santé sexuelle et reproductive des jeunes et leurs droits en la matière, dans le cadre d'un dialogue permanent avec les générations précédentes et les institutions culturelles en place, en s'attachant clairement à promouvoir les droits de la personne et sans avaliser les pratiques néfastes et oppressives.

Les programmes conçus pour les jeunes peuvent aider à trouver un équilibre entre les deux mondes culturels et à lever les obstacles qui s'opposent à la santé et au bien-être des jeunes. Lorsque la possibilité leur en est donnée, les jeunes peuvent être éminemment efficaces en

tant qu'architectes de la paix, participants à la vie de la société civile, porteurs de nouvelles idées et médiateurs entre la tradition culturelle et le changement culturel.



Grita

JOUEUSE DE FOOTBALL MOZAMBICAINE.
JOUER DUR, POUR LA VIE

Ce n'était pas facile de la séparer de son frère jumeau. Grita et Elias étaient tout le temps ensemble, pour s'amuser comme pour se chamailler. Quand son frère a commencé à jouer au football, Grita le suivait, pieds nus, courant après le ballon sur la route de terre. Les enfants du quartier, Alto Mãe, à Maputo, capitale du Mozambique, se moquaient parfois d'elle. « Ah, la garçonne est venue jouer, disaient-ils. Retourne à la cuisine, bonhomme ! » Mais en définitive, ils devaient la laisser jouer, parce le ballon appartenait aux frères de Grita.

C'est la règle : le propriétaire du ballon joue toujours; même s'il ne joue pas bien; c'est comme ça. Et j'ai donc profité de la situation.

Elle jouait bien; elle était adroite, dure à l'effort. Elle aimait le football mais elle jouait aussi à la poupée. En revanche, elle n'avait pas de bons résultats scolaires et ses parents la grondaient. Grita est née à Maputo en 1987, quatrième des cinq enfants d'un couple venu du nord du pays. La famille avait du mal, mais ils se débrouillaient pour élever leurs enfants au milieu de la guerre civile. Tous les jours, sa mère s'en allait vendre des « fripes en vrac » : elle

achetait des ballots de vêtements usés importés de pays riches, les triaient et les vendaient à la pièce au marché. Son commerce marchait bien, jusqu'au jour où elle est tombée malade et a dû s'arrêter. Le père de Grita, lui, avait un travail au ministère de l'Agriculture.

*Les voisins appellent même mon père
« Machel » ...*

Samora Machel était le premier dirigeant du FRELIMO, le mouvement de libération qui a chassé les Portugais du Mozambique : un homme qui avait la réputation d'être inflexible.

*... parce qu'il est très sérieux et très exigeant.
Mais s'il ne l'avait pas été, Dieu sait où je
serais aujourd'hui.*

Pourquoi ?

*Parce que mon quartier est plutôt difficile. Il
se passe un tas de choses pas très jolies ici.*

Grita a mis un certain temps à s'en rendre compte cependant. Quand elle était petite,

raconte-t-elle, elle allait à l'école et tout lui semblait sans problèmes. Mais arrivée à l'âge de treize, quatorze ans, elle s'est rendue compte de toutes les choses qu'elle et ses amies n'avaient pas et des difficultés qu'elles auraient à se les procurer.

Nous voulons un tas de choses. Les garçons veulent de l'argent pour sortir les filles. Ils voient une voiture qui leur plaît, un téléphone, et ils n'en ont pas; alors certains d'eux commencent à voler. Et nous, les filles, nous voyons des chaussures, des rallonges de cheveux, une robe ... vous les voyez et vous n'avez pas les moyens de les acheter; alors beaucoup décident de vendre leur corps pour pouvoir se les payer. C'est courant dans mon quartier.

*Est-ce que certaines de tes voisines t'ont
suggéré de le faire ?*

*Une femme ne dit jamais à une autre femme :
« Allons vendre notre corps ». Les femmes ne
parlent pas de ces choses-là. Elles font des choses
qui attirent votre attention et si vous n'êtes pas
très solide, vous finissez par faire ce qu'elles
font. Ce sont les hommes qui disent aux autres*

hommes des choses comme : « On va aller voler quelque chose ».

As-tu jamais été tentée ?

Tout le monde connaît des tentations. Mais non, pas vraiment.

[Je veux jouer au football], parce que ce sport me plaît, à moi. Et c'est aussi pour montrer que les femmes peuvent faire ce que font les hommes, que nous sommes leurs égales. Mais pour arriver à cela, les femmes doivent bénéficier de meilleures conditions.

Comment as-tu pu éviter cela ?

Les gens m'ont toujours parlé de règles, de bonne conduite. Mes parents à la maison, le pasteur à l'église ... Et l'entraîneur de mon équipe de football était aussi un éducateur, un peu un père. Il nous disait de prendre soin de nous, de résister à la tentation de prendre la mauvaise direction. Et j'ai toujours fait ce qu'il a dit.

Quand Grita avait 11 ans, un jeune entraîneur du nom de Wali l'a vue jouer au football à l'école et il l'a invité dans son équipe. Les Rock7 étaient la meilleure équipe de football féminin de la ville, et Grita était plutôt contente. Ses co-équipières

avaient dix ans de plus qu'elles, mais elles l'ont acceptée de très bon gré : elle est devenue la gamine des Rock7.

Son père, lui, avait des objections. Il trouvait qu'une fille ne devrait pas faire ce genre de choses. Sa mère, en revanche, pensait que si Grita faisait du football, elle ne se laisserait pas tenter par d'autres activités bien pires. Elle l'a soutenue dès le départ et elle a su convaincre son mari de permettre à sa fille de jouer dans l'équipe. Trois fois par semaine, l'entraîneur passait par chez eux et l'emmenait à pied, cinq kilomètres, jusqu'au terrain de football. Et le dimanche, le meilleur jour de la semaine, il y avait un match. Grita mettait son maillot vert et blanc avec l'emblème de la campagne en faveur des préservatifs : depuis plusieurs années, les Rock7 avaient le soutien de l'Associação Moçambicana para Desenvolvimento da Família et de la Coalizão Nacional de Organizações de Mulheres, pour diffuser des informations sur le VIH et le sida, la santé sexuelle et reproductive, et les questions de genre. À la mi-temps, les joueuses vont souvent s'asseoir avec l'autre équipe ou les spectateurs et parlent de ces questions. Elles le font aussi ailleurs, dans des écoles, des maisons, des parcs municipaux.

Nous ne sommes pas seulement des footballeuses. Nous sommes aussi des activistes. Au début, les gens ne nous prenaient pas très au sérieux, mais maintenant ils n'ont plus le choix, parce que nous leur avons montré que

nous faisons bien ce que nous faisons. Ils doivent nous écouter.

En 1999, année où elle a intégré l'équipe, Grita a gagné son premier championnat. Même aujourd'hui, après bien d'autres triomphes, ce match que les Rock7 ont remporté 1 à 0 est celui dont elle se souvient le plus. Jusque là, elle avait peur d'aller sur le terrain, de faire des fautes. Mais depuis ce jour-là, elle a compris qu'elle avait du talent et qu'elle voulait se mettre sérieusement au football.

Pourquoi voulais-tu pratiquer un sport dominé par les hommes ?

Tout d'abord parce que ce sport me plaît, à moi. Et c'est aussi pour montrer que les femmes peuvent faire ce que font les hommes, que nous sommes leurs égales. Mais pour arriver à cela, les femmes doivent bénéficier de meilleures conditions. Par exemple, la FIFA envoie souvent des fonds pour le football féminin, mais la Ligue mozambicaine s'en sert pour les hommes.

Aujourd'hui, Grita est capitaine de l'équipe. Elle est capable de jouer dans différentes positions : arrière, demie ou avant. Quelquefois, au milieu d'un match, son entraîneur lui donne une nouvelle, pour embrouiller les adversaires. Grita n'est pas grande, mais elle est très athlétique. Elle court vite, contrôle bien le ballon, et sait shooter des deux pieds.

Nous montrons à tout le monde que les femmes peuvent jouer, elles aussi, tout comme les hommes.

Y a-t-il une façon féminine de jouer au football ?

Non, c'est la même chose. Quand nous jouons, les gens pensent que ce sont des hommes qui jouent. Mais les gens qui pensent que nous sommes moins féminines parce que nous jouons au football, ou que nous sommes des garçonnnes, ne savent pas ce dont ils parlent. Nous sommes des femmes; nous avons un corps de femmes, des hanches, de la poitrine; nous sommes de vraies femmes.

Dans l'équipe Rock7, il y a des femmes de 15 à 28 ans. Certaines sont des lycéennes et d'autres des mères de famille.

Vous tapez sur les joueuses de l'autre équipe ?

S'il le faut. ... Mais il faut aussi savoir le faire sans se faire prendre, sinon c'est une infraction. Ça fait partie du jeu. Ça fait aussi partie de la vie. Et quand on tape, on ne peut pas taper gentiment. Il faut y aller.

Dimanche après-midi. Les Rock7 jouent sur un terrain en pierres concassées, dans un quartier pauvre de Maputo. Leur jeu est bien structuré,



guidé par des idées claires. Derrière la ligne de touche, l'entraîneur donne constamment des instructions. Dans les gradins, il y a cent ou deux cents personnes, des garçons surtout, qui bavardent, qui hurlent, qui dansent.

Ça ne vous ennue pas que l'entraîneur de votre équipe de femmes soit un homme ?

C'est comme ça. Il paraît que les hommes sont meilleurs instructeurs que les femmes. Les femmes sont souvent déroutées à cause des hommes. Mais ce sont des hommes et ils nous enseignent les bonnes choses de la vie.

Et vous ne pensez pas que les femmes devraient aussi être entraîneuses ?

Moi si, mais on ne les prend pas au sérieux. Personne ne pense que les femmes savent faire

quoi que ce soit. On ne leur fait pas confiance. Dans notre équipe, nous disons, c'est une vieille boutade, « les femmes ne pensent pas, elles se souviennent ». En tant que joueuses nous avons démontré nos capacités, mais on ne nous prend pas au sérieux.

En 2004, Grita est entrée dans l'équipe nationale, dont elle est aujourd'hui l'une des vedettes. Parmi ses co-équipières, il y a eu Maria Mutola, la grande athlète mozambicaine, championne olympique du 800 mètres, qui a abandonné le football pour consacrer tout son temps à l'athlétisme. Au début, Grita trouvait que les rencontres internationales étaient pour elle une grande responsabilité :

J'avais le sentiment d'être responsable de mon drapeau, de tout mon pays. J'étais émue quand j'entendais l'hymne national. Mais

maintenant, je joue pour le plaisir de jouer, pour le sport. Je veux dire que même les dirigeants de la Ligue ne prennent pas les choses tellement au sérieux. Dans le temps, ils vous promettaient de l'argent, cent dollars, et ils vous les donnaient. Maintenant, ils vous promettent cent dollars et ils vous en donnent soixante. Et si vous posez des questions, ils disent que vous êtes indisciplinée. C'est triste. S'ils ne vous donnent pas l'argent, il va dans la poche de quelqu'un d'autre, et je ne veux pas jouer pour que quelqu'un d'autre se fasse de l'argent. Ils ont peur des hommes mais ils pensent que les femmes sont passives et qu'elles n'oseront rien dire ... Ils commencent à voir à quel point ils se trompent.

Grâce à l'équipe nationale, Grita a fait des voyages comme elle ne l'aurait même pas imaginé : elle a vu la Zambie, l'Algérie, la France. Mais elle n'a pas de salaire, pas de revenu fixe. Elle vit encore chez elle avec son père, et son petit ami doit lui payer les sorties qu'ils font ensemble. Depuis cinq ans, Grita fréquente un étudiant à l'académie de police. Elle dit qu'elle veut l'épouser – « C'est un cadeau du ciel; il est parfait pour moi » – mais pas tout de suite.

Il y a encore beaucoup de choses que je veux faire. Je faire des études de médecine, me construire une vie. Je ne veux pas me marier avant d'avoir fini mes études.

L'an prochain, Grita essaiera d'intégrer l'école de médecine et elle est convaincue qu'elle sera acceptée. Pour l'instant, toutefois, le football reste ce qu'il y a de plus important dans son existence : ce match, ce dimanche, qui touche maintenant à sa fin. Les Rock7 ont gagné avec une marge des plus confortables; elle a marqué six ou sept buts; la nuit tombe sur Maputo avec un éclatement des couleurs sur la ligne d'horizon. Les filles se changent dans les gradins. Elles remettent leurs vêtements féminins, retouchent leur maquillage. Wali et son assistant leur donne un sandwich et 15 meticais (environ 0,60 dollar) pour prendre l'autobus pour rentrer chez elles. Grita a l'air fatiguée et très heureuse.

Le football est fantastique et je ne veux pas m'arrêter de jouer, mais ce qui compte le plus pour moi, ce sont mes études. Je dois faire quelque chose de ma vie. Je veux me marier, bien sûr, mais si mon mari me quittait un jour, je ne veux pas me retrouver sans rien. C'est pourquoi je ne veux pas me marier avant d'avoir terminé mes études. Je veux avoir quelque chose à moi, toute seule, avoir ma vie à moi.



LE SPORT POUR LUTTER CONTRE LES STÉRÉOTYPES

Le sport occupe une grande place dans la vie des jeunes, et cependant, beaucoup de cultures s'opposent à la participation des filles et des jeunes femmes aux activités sportives. L'histoire de Grita montre que les jeunes femmes peuvent, par leur détermination et leur persévérance, remettre en question le bien-fondé de normes culturelles profondément ancrées telles que la domination masculine dans le domaine du football. Leurs efforts ouvrent les activités sportives à des filles et à des jeunes femmes de plus en plus nombreuses.

Le sport a fait son apparition à l'ordre du jour de nombreux pays et organismes internationaux¹. La pratique régulière du sport promeut la bonne forme physique, l'estime portée à soi-même et la confiance en soi, et réduit le stress et la dépression². Avec ses valeurs universelles de santé physique, de fair play, d'esprit d'équipe et de poursuite de l'excellence, le sport peut améliorer les conditions de vie individuelles et communautaires. Il peut également créer des espaces sans danger, tout particulièrement pour les petites filles et les adolescentes.

Le sport peut donner aux jeunes le sentiment d'appartenance à une communauté au-delà de leur famille et les aider à forger des liens avec leurs pairs comme avec les adultes. Il peut apporter aux jeunes des idées et des chances nouvelles et leur donner accès à des ressources, à des opportunités et à des aspirations dans l'évolution qui les mène à l'âge adulte.

Le sport et l'activité physique ont été reconnus pour la première fois en tant que droits fondamentaux dans la Charte internationale de l'éducation physique et du sport de l'UNESCO en 1978, cette notion ayant ensuite été appuyée par la Convention

relative aux droits de l'enfant en 1989. En 2004, dans sa résolution 58/5³, l'Assemblée générale a invité les gouvernements, les Nations Unies, les institutions spécialisées, selon qu'il convient, et les institutions s'occupant du sport, à œuvrer collectivement afin que le sport et l'éducation physique puissent offrir des possibilités de solidarité et de coopération en vue de favoriser une culture de paix, d'égalité sociale et d'égalité des sexes et de promouvoir le dialogue et l'harmonie. L'Assemblée générale a également proclamé l'année 2005 Année internationale du sport et de l'éducation physique et les activités organisées dans ce cadre ont visé à faciliter le partage des connaissances, à sensibiliser le public et à instaurer des conditions propices à la mise en œuvre de programmes de développement humain axés sur le sport.

Bien que les garçons et les filles jouissent de droits égaux à ses bienfaits, le sport reste dominé par les jeunes hommes⁴. Au Pérou et au Bangladesh, par exemple, respectivement 46 % et 47 % des hommes de 18 à 34 ans font du sport ou se livrent à des activités récréatives, contre seulement 28 % et 14 % des femmes du même groupe d'âge⁵.

À Nairobi (Kenya), la *Mathare Youth Sports Association* (MYSA) est une organisation communautaire de grande envergure, mixte, établie dans l'un des bidonvilles les plus grands et les plus pauvres de la ville. Depuis plus de deux décennies, elle trouve de nouveaux moyens de promouvoir les sports, l'action environnementale et le développement communautaire et de diffuser des informations sur la santé sexuelle et reproductive. À titre de cotisation, les membres de l'association participent régulièrement à des projets de nettoyage des lieux de résidence. Les

programmes de la MYSA destinés aux filles luttent contre les stéréotypes genrés traditionnels et promeuvent des interactions positives entre garçons et filles. Avant chaque match, des exposés sont présentés aux joueurs et aux supporters sur le VIH/sida, les grossesses non voulues et autres questions concernant la santé reproductive.

La MYSA renforce l'estime de soi et encourage les jeunes à faire usage de leurs aptitudes pour leur croissance personnelle et pour l'amélioration de leur communauté. Ses programmes ont changé l'existence de milliers de garçons et de filles. Parmi les nombreux jeunes qui ont participé aux activités de l'association, beaucoup sont devenus des dirigeants et des modèles pour les autres, en tant que sportifs professionnels, ou diplômés de l'enseignement supérieur, ou responsables communautaires⁶.

Les filles et les femmes qui font du sport révèlent les stéréotypes genrés pour ce qu'ils sont. Par ailleurs, le sport offre aussi aux filles un accès à l'arène publique, des possibilités d'information, d'apprentissage et d'acquisition de connaissances nouvelles et pratiques pour la vie. Il permet aux filles de nouer des liens d'amitié, d'élargir leurs réseaux sociaux et d'exercer leur liberté d'expressions et de mouvement. Dans les contextes sportifs, les filles peuvent bénéficier des conseils et de l'accompagnement d'adultes de confiance. Face aux nouveaux rôles des filles, les garçons constatent leurs forces, leurs capacités et leurs contributions, ce qui peut les amener à réviser leurs idées sur ce que les filles devraient et ne devraient pas faire⁷. Le sport peut modifier la perception que les filles ont d'elles-mêmes ainsi que celles de leur famille, de leurs pairs et de leur communauté à leur égard.



Daniel

ORGANISATEUR COMMUNAUTAIRE COLOMBIEN.
LIEU SÛR DANS UNE INSTITUTION RELIGIEUSE

Il y a eu des morts. Tout au long de son existence, il y a eu des morts. La première fois, il n'avait pas encore un mois. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'il a appris que son père avait été assassiné par un groupe paramilitaire.

Je n'ai jamais eu de père, mais ce n'est que quand j'ai eu dix-huit ans environ que j'ai commencé à demander pourquoi. Avant cela, je ne voulais pas le savoir et personne ne me disait rien.

Quand il a enfin demandé, Daniel a appris que son père avait été tué par *Las Rayas*, un groupe de « nettoyage » qui tuait les voleurs et les drogués. On lui a également dit que son père « volait, mais seulement les gens qui avaient quelque chose à voler », et qu'il essayait de laisser tout ce passé derrière lui. « Il voulait changer, mais son passé l'a rattrapé sans pitié » : les paramilitaires l'ont enlevé, l'ont torturé pendant plusieurs jours et l'ont laissé mort dans un terrain vague près de chez lui.

Daniel est né en 1981, dans un quartier pauvre de Barrancabermeja, ville de 300 000 habitants dans le département de Magdalena, l'une

des régions les plus violentes de la Colombie. Quand il a eu cinq ans, sa mère, femme de ménage qui n'arrivait plus à s'occuper de ses sept enfants, l'a amené chez sa grand-mère paternelle. Depuis ce jour, Daniel a vécu avec elle, une tante et un cousin.

C'est sa grand-mère qui lui a acheté son premier ballon de football, et cela a fait son bonheur. Daniel aimait bien l'école et les études n'étaient pas particulièrement difficiles pour lui, mais il adorait le football. Il passait ses après-midi sur le terrain, à jouer avec des copains, à bavarder, à plaisanter, comme le faisaient tous les gamins du quartier. De temps en temps, sa grand-mère l'emmenait à l'église, mais Daniel ne faisait pas très attention à cela.

Barrancabermeja est le centre de la région pétrolière de la Colombie; c'est une ville marquée par une longue tradition de luttes syndicales et de violence. Dans les années 1990, un groupe armé, l'Armée de libération nationale (ELN), dominait la région et la ville. Les guérilleros tuaient un voleur ou un toxicomane de temps en temps « à titre d'exemple ». Daniel a grandi en sachant qu'il valait mieux ne pas se mêler de ces histoires, mais ce n'était pas toujours facile. Quand il avait

13 ans, un groupe de l'ELN est arrivé un après-midi au coin de rue où son ami Alejandro, qui avait 17 ans, jouait aux cartes avec d'autres jeunes.

Ils ont sorti leurs pistolets et l'ont forcé à se mettre à genoux. Ils l'ont obligé à demander pardon d'être sorti avec la petite amie de l'un d'eux. Et ils l'ont tué, là, à genoux, d'une balle dans la tête, devant tous ses amis. Par jalousie, par envie. Ça ne justifie pas de tuer.

Et les gens du quartier, est-ce qu'ils connaissent les tueurs ?

Oui, parce que pour trouver Alejandro, ils avaient demandé aux voisins où il habitait. Donc beaucoup de gens les ont vus, mais nous vivions dans la crainte des représailles.

Peu après, c'est sa grand-mère qui est morte. Daniel est passé par une phase très sombre. Ses études n'allaient pas trop bien et il ne savait pas ce qu'il voulait faire de sa vie. La seule chose dont il était certain, c'est qu'il aimait le football. Il y jouait de mieux en mieux et, à 16 ans, il est entré dans l'équipe de Barrancabermeja. Il rêvait

de devenir joueur professionnel, comme ceux qu'il voyait à la télévision. Mais il a été blessé à la cheville et ses rêves de carrière sportive se sont évanouis.

En 1999, alors qu'il terminait ses études secondaires, des groupes paramilitaires alliés aux narcotrafiquants ont essayé de prendre le contrôle de Barrancabermeja. Pendant près de quatre ans, il y a eu régulièrement des combats de rue. Barrancabermeja était devenu la ville la plus violente de la Colombie, avec une moyenne de 350 homicides pour 100 000 habitants, tous les ans. Et les groupes armés recrutait sans cesse.

L'Église ne veut pas encourager les jeunes à être sexuellement actifs, mais elle veut que tous prennent soin de leur corps, qui est le temple de l'esprit.

Pendant la dernière année de lycée de Daniel, l'ELN a pris contact avec lui et plusieurs de ses camarades de classe.

Nous avions 18 ans. Nous terminions nos études et nous ne savions pas trop quoi faire après. Les guérilleros en profitent. Il y a un tas de jeunes qui n'ont pas les moyens de continuer leurs études; alors ils vont les trouver et ils leur disent : « Écoute, je peux te donner de

l'argent et d'autres choses si tu travailles pour nous ». Ils nous disaient : « Si tu veux un vélo, si tu veux de l'argent pour sortir, pour t'acheter des vêtements, travaille avec nous ». Un de mes amis m'a dit qu'il avait été payé 500 000 pesos pour une ronde, c'est-à-dire pour faire le guet et prévenir au cas où l'armée ou des groupes paramilitaires arrivent. Ou pour accomplir une seule mission, comme livrer quelque chose (un message, des armes) au commandant d'un autre secteur. On était jeunes, désœuvrés, ou on ne savait pas quoi faire de notre avenir. Chez nous, personne ne faisait très attention à nous, et ils en profitaient aussi.

À Barrancabermeja, la moitié des jeunes sont au chômage et la violence était l'une des rares voies de sortie.

Ils ne vous parlaient pas de politique ?

Pas beaucoup. Ils nous parlaient parfois de leur idéologie et ils essayaient de nous convaincre. Ils disaient qu'on devait se battre pour le peuple, ce genre de choses, mais ce n'était pas ça qui nous intéressait.

Tu n'as jamais été tenté d'adhérer au mouvement ?

Bien sûr que si, parce que je n'avais pas d'autres sources de revenus. Mais il y avait aussi

des gens, des amis, la famille, le Père Juan José, qui me poussaient dans l'autre direction. Ils disaient que ce n'était pas comme ça que j'assurerais mon avenir et que je me ferais tuer.

Daniel s'est rapproché d'un groupement de jeunes de la paroisse de son quartier. Il a d'abord pris contact avec ce groupe, par l'intermédiaire de son amie, une catholique, qui l'avait convaincu d'aller à la messe et de participer à diverses activités de Noël. Mais ce qui a vraiment retenu son intérêt, c'est qu'on lui a demandé d'organiser un tournoi de football pour enfants. Pour la première fois de son existence, il s'est senti utile, respecté. Son mentor, le Père Juan José, l'a convaincu qu'il devait trouver un moyen d'aider autrui. La première chose à laquelle il a pensé a été de devenir médecin, mais ce n'était pas possible : il n'aurait jamais assez d'argent pour cela. Ensuite il a pensé à devenir curé; il a suivi un cours pour déterminer s'il avait la vocation, mais il a décidé qu'il n'était pas fait pour cela.

Ses études secondaires terminées, Daniel a passé un an sans savoir quoi faire. Il ne pouvait pas aller à l'université et il ne trouvait pas de travail; il a consacré une bonne partie de son temps à enseigner le catéchisme et à travailler avec les jeunes. À la fin de l'année, il a obtenu une bourse pour étudier l'hygiène et la santé industrielle, mais cela ne couvrait pas tous les frais de scolarité et il n'a donc pas pu en profiter. Il s'est inscrit plus tard à un programme de formation profes-



sionnelle de deux ans, mais il n'a pas pu terminer le programme.

Pendant tout ce temps, il a fait de plus en plus de choses pour la paroisse. Il a organisé des tournois, des clubs, des soirées dansantes et des débats pour les jeunes du quartier, le principe étant de leur faire savoir qu'il y avait quelqu'un qui faisait attention à eux et d'occuper leur temps libre pour qu'ils ne se laissent pas aller à la toxicomanie, au crime et à la violence politique. Le Père Juan José expliquait que l'on ne peut pas avoir la paix avec l'exploitation et sans la dignité. Daniel a été nommé représentant des jeunes de son secteur à l'Équipe d'animation pastorale, groupe de l'Église menant des initiatives communautaires. « On m'a confié ce poste en très peu de temps », dit-il fièrement.

La bataille de Barrancabermeja s'est terminée par la victoire des paramilitaires. Les attaques

dans les rues ont cessé, mais les nouveaux maîtres avaient leurs idées à eux sur les façons de faire les choses :

Ils se prenaient pour nos parents. Je ne sais pas s'ils avaient l'autorité morale de ramasser les enfants et de leur faire faire « la toupie » : courir, sauter tourner sur eux-mêmes et se pencher en avant jusqu'à ce qu'ils en vomissent, à titre de punition pour les empêcher de traîner les rues, de se droguer, de voler.

Et si les enfants n'obéissaient pas, les paramilitaires confisquaient leurs vêtements ou leur rasaient la tête et les obligeaient à se tenir à un coin de rue avec un écriteau qui disait « Je suis un camé ». Si un groupe soupçonnait quelqu'un de travailler pour l'opposition, ils le tuaient. Daniel et ses amis savaient qu'ils devaient être prudents pour survivre. L'Église est l'une des

quelques institutions tolérées par les groupes armés; et pour un jeune conscient qui s'intéresse au bien-être social, c'est l'un des rares endroits où l'on peut faire du travail social et rester en vie.

En 2003, le ministère du Bien-être familial, le Diocèse de Barrancabermeja et la *Corporación Desarrollo y Paz* (Corporation pour le développement et la paix) du Magdalena Medio ont lancé une campagne d'éducation sur la santé sexuelle et reproductive, avec l'appui du Fonds des Nations Unies pour la population (UNFPA). Daniel a été choisi pour participer à la formation et pour devenir moniteur. Il travaille maintenant dans le cadre de ce projet avec des jeunes de 7 à 17 ans. Il commence toutes les séances de travail en demandant aux jeunes de lui parler de leurs études et de leurs problèmes, et il les aide. Plus tard, il leur parle des questions de genre :

Que fait ta mère à la maison ?

Elle fait le ménage.

Et tu l'aides à faire le ménage ?

Non, parce que mon père dit que c'est du travail pour les femmes.

C'est vraiment du travail pour les femmes ? Toi, ma petite fille, tu aides à faire le ménage ?

Oui, j'aide ma mère.

Et ton frère, il l'aide aussi ?

Non, parce que mon père dit que c'est du travail pour les femmes. Les femmes travaillent à la maison et les hommes à l'extérieur.

Tu y crois à ça ?

Les conversations se font plus complexes et, en général, s'orientent dans le sens où Daniel le veut, principalement pour montrer aux jeunes qu'il y a d'autres perspectives sur les hommes et les femmes, sur leurs obligations et leurs droits.

Bien que ce soit compliqué, ce sujet-là est, d'une certaine manière, le plus facile. Il est plus difficile d'expliquer aux jeunes comment protéger et respecter leur corps, parce que la discussion en arrive toujours à la position de l'Église sur les relations sexuelles et les contraceptifs.

L'Église ne veut pas encourager les jeunes à être sexuellement actifs, mais elle veut que tous prennent soin de leur corps, qui est le temple de l'esprit. Donc nous disons qu'en tant que personne vous avez des désirs, mais que vous devez prendre soin de vous-même, vous aimer vous-même, reconnaître votre valeur. Si vous avez une relation avec quelqu'un et si vous pensez que le temps est venu d'avoir des rapports sexuels, parce que vous vous aimez et en présence d'un engagement mutuel, prenez soin

de vous. Et pour cela, vous devez être informés sur les contraceptifs.

Mais n'y a-t-il pas dans l'Église des gens qui sont fermement opposés à la distribution de préservatifs, par exemple ?

Nous ne distribuons pas de préservatifs.

Mais vous les recommandez.

Oui, nous les recommandons, mais nous n'en distribuons pas. Il est exact que notre position ne coïncide pas avec celle de l'Église, mais nous sommes très prudents. Nous n'encourageons pas les jeunes à avoir des rapports sexuels; nous leur suggérons au contraire d'avoir un comportement sexuel responsable.

Vous voyez la contradiction ...

Oui, mais j'estime aussi que nous faisons quelque chose pour la communauté et que c'est comme cela que nous pouvons le faire.

Cette année, Daniel a commencé des études universitaires en ligne dans le domaine de l'éducation ethnique; il veut consacrer sa vie au travail social. Depuis six ans, il entretient une relation responsable avec Diana Marcela. Quand elle va au dispensaire pour sa piqûre contraceptive, il l'accompagne, bien que certains le regardent d'un drôle d'air. Daniel dit que dès qu'ils le pourront, ils fonderont un foyer et auront des

enfants, et qu'il continuera de faire ce qu'il peut pour les autres. Mais la mort est encore à l'affût :

Ils ont tué un tas de gens et personne ne dit rien. Les choses ont l'air calme aujourd'hui. Ils tuent toujours, mais il n'y a pas de sanctions. Pas de rapports de police, rien dans les journaux.

As-tu peur que cela t'arrive un jour ?

Bien sûr. Cela peut arriver n'importe quand. Vous faites mauvaise impression à quelqu'un et ça y est.

Est-ce que tu ne te décourages pas ?

Quelquefois, à cause de ces choses et d'autres choses aussi. Mais alors j'en parle à Dieu; Il m'encourage de multiples manières, par Ses petites choses. Il me dit de persévérer.

Que veux-tu dire par « Ses petites choses » ?

La situation actuelle, par exemple. Le fait que je sois arrivé à une place aussi importante que celle-ci. C'est parce que Dieu l'a voulu, pour me montrer que je suis sur la bonne voie, que je fais des choses qui ont de l'importance. C'est ça Ses petites choses.

LES JEUNES, LA RELIGION ET LES INSTITUTIONS RELIGIEUSES

La religion fait partie de la culture de beaucoup de jeunes et contribue à définir leur identité et à façonner leur vie à l'âge adulte. Par la religion, ils forment les croyances, les valeurs et les normes qui les aident à trouver leur voie dans le monde.

Les jeunes, en particulier dans les pays en développement, semblent être d'accord avec leurs parents sur les questions de religion. Selon une étude de « bien-être » de *MTV Networks International* (MTVNI) de 2006, les jeunes des pays en développement sont plus religieux que les jeunes du monde développé¹.

Plus de la moitié des Indonésiens, des Brésiliens et des Indiens de 16 à 34 ans ont déclaré être religieux, contre un sur quatre aux États-Unis et un sur 10 en Suède et en Allemagne. Il y a également une corrélation positive entre la participation active à une religion et le bonheur. Cependant, les jeunes sont généralement moins impliqués que leurs aînés dans les organisations religieuses et caritatives².

Les institutions religieuses contribuent au développement en luttant contre la pauvreté et en fournissant des filets de sécurité aux exclus et aux pauvres. Les grossesses non planifiées et les enfants non voulus ont pour effet de transmettre la pauvreté de génération en génération. Pour interrompre cette transmission, il faut informer les jeunes de leurs droits et de leur santé en matière de reproduction, pour leur permettre de décider du nombre d'enfants qu'ils ont et du moment de leur naissance.

De nombreuses institutions religieuses considèrent la santé sexuelle et reproductive des adolescents

comme un sujet trop délicat. D'autres, telles que le programme du Madgalena Medio, sont plus disposées à aider les jeunes comme Daniel à trouver leur voie. Ces institutions courageuses comprennent que le fait de donner aux jeunes des bases d'information leur permet de décider en toute connaissance de cause et d'améliorer leur situation pour l'avenir. À l'époque du VIH/sida, elles se rendent compte que l'ignorance chez les jeunes peut leur coûter non seulement une vie meilleure, mais la vie elle-même.

Les partenariats avec les institutions et les dirigeants religieux appuient également le développement des communautés. Il en est ainsi, par exemple, des écoles religieuses telles que les écoles jésuites *Fé y Alegria* au Venezuela, qui intègrent le renforcement communautaire, la formation professionnelle et le développement du leadership dans leurs programmes³. Au Ghana, un réseau d'organisations interconfessionnelles fournit des services d'éducation et d'information aux communautés locales, avec notamment des programmes de sensibilisation pour prévenir l'infection par le VIH et les grossesses chez les jeunes⁴.

Les dirigeants religieux peuvent mobiliser les communautés, influencer sur l'opinion publique et dénoncer les pratiques néfastes. Ils participent fréquemment aux efforts visant à éliminer la mutilation génitale féminine. Le chef de l'Église orthodoxe éthiopienne a donné son appui à une campagne nationale contre le mariage infantile⁵.

Étant donné l'importance de la religion dans la vie des jeunes, les programmes de développement

doivent associer les dirigeants religieux, les institutions religieuses et les jeunes eux-mêmes pour trouver des terrains d'entente et promouvoir le changement en tant que partenaires. Les praticiens du développement doivent rechercher l'appui des dirigeants religieux pour atteindre les jeunes, traiter de problèmes tels que la violence sexospécifique, mettre fin aux pratiques néfastes, encourager les comportements masculins responsables et améliorer l'information et les services dans le domaine de la santé sexuelle et reproductive.



Tsehay

AIDE MÉNAGÈRE ÉTHIOPIENNE.
UNE ÉCHAPPÉE DU MARIAGE INFANTILE

Sa sœur lui a montré la robe. Blanche, longue, toute brillante, la plus jolie robe que Tsehay ait jamais vue. Tsehay avait 9 ans et ce serait la première fois qu'elle porterait des vêtements neufs; jusque là, elle avait toujours hérité de vêtements portés par ses sœurs aînées.

Pour moi ? C'est pour moi cette robe ?

Oui, pour ton mariage cet après-midi.

Mon quoi ?

Tsehay ne comprenait plus. Elle avait entendu parler du mariage, parce que ses quatre sœurs aînées étaient mariées et qu'elle était allée aux noces des deux dernières, qui disaient qu'elles étaient très heureuses; mais elle n'aurait jamais pensé que cela pourrait lui arriver à elle, et si vite.

Dans sa surprise, elle ne demandait même pas qui elle allait épouser. Sa sœur lui a dit : un garçon de leur ville, mais que Tsehay ne connaissait pas. Elle a quand même demandé comment c'était d'être mariée, et sa sœur lui a répondu qu'elle n'avait pas à s'en faire, que tout irait très bien. Elle devrait s'occuper de sa maison, de son mari et de ses enfants. Tsehay pensait que ce

devait être difficile d'avoir des enfants. Sa sœur lui a expliqué qu'étant donné son jeune âge, elle continuerait de vivre dans sa famille jusqu'à ce qu'elle soit formée et que, dans deux ans, quand elle aurait 11 ans, elle irait vivre avec son mari.

Pour Tsehay, la journée s'est passée dans une atmosphère irréaliste. Ses sœurs l'ont habillée, sa mère l'a coiffée, elles lui ont mis du parfum. Et puis les anciens de la ville sont arrivés avec le futur marié et sa famille. Tsehay a trouvé que ce dernier avait l'air aussi inquiet qu'elle, mais qu'il était grand : il avait au moins 15 ans. Tsehay avait très peur et se disait qu'elle ne pourrait jamais vivre avec cet homme adulte. Lui, de son côté, a cherché à plusieurs reprises le regard de Tsehay, mais elle détournait les yeux. En fait, ils ne se sont pas parlé une seule fois durant la fête, avec ce festin, ces danses et ces chants. Ils se cachaient tous deux derrière leur famille.

Le soir, Tsehay a dormi chez elle. Et le lendemain matin, ses sœurs et sa mère l'ont rhabillée pour aller à la noce à la maison du marié, deuxième journée de danse et de festivités. Et les célébrations terminées, Tsehay est rentrée chez elle avec ses parents, son frère et ses sœurs. Tout semblait pareil et tout était changé : elle était mariée.

Le mariage d'enfants est traditionnel et courant en Éthiopie, deuxième pays le plus peuplé d'Afrique et l'un des plus pauvres. Dans les provinces rurales du nord où vit Tsehay, neuf mariages sur dix sont arrangés par les parents et près de la moitié des filles sont mariées avant leur 15^e anniversaire.

Tsehay est née en 1989, dans un village de 200 familles, sans électricité ni eau courante. Sa famille n'était pas des plus pauvres, puisqu'ils avaient un lopin de terre produisant de l'orge et du blé, deux vaches, deux bœufs et une maison de trois pièces, faite de terre, de branches d'arbre et de bouse.

Tsehay n'est jamais allée à l'école. Il n'y en avait pas au village et de toute façon, elle n'aurait pas eu le temps. D'aussi longtemps qu'elle se rappelle, elle avait dû travailler à la maison ou aux champs. Quelquefois, elle avait un peu de temps pour jouer avec d'autres enfants. Elle se souvient qu'un jour sa mère lui a dit de faire attention, en jouant, de ne pas ouvrir sa blessure. Mais malgré tous ses efforts, c'est le seul souvenir qu'elle ait de sa mutilation génitale : elle devait avoir 5 ou 6 ans à l'époque, mais elle n'en est pas sûre. Tsehay n'a aucun autre souvenir de l'opération. Trois Éthiopiennes sur quatre subissent l'excision génitale.

Trois ou quatre fois par an, Tsehay allait à la messe à l'église orthodoxe éthiopienne. Tous les autres jours se ressemblaient pour elle : ménage, cuisine, soin des animaux, corvée d'eau. Tsehay, n'imaginant pas que la vie puisse être différente, ne s'en plaignait pas.

Six mois après son mariage, Tsehay est allée à l'église pour l'Épiphanie, et elle y a revu son mari. Il a essayé de venir lui parler, mais elle s'est sauvée : cela ne l'intéressait absolument pas. Et elle craignait de plus en plus de vivre avec cet homme; il pourrait l'obliger de faire des choses contre son gré, la forcer à avoir des enfants et à travailler pour lui et pour eux. Mais elle ne voyait aucune façon d'échapper à son sort.

« ... si je me mariais, tout changerait pour le pire. Alors j'ai décidé de partir pour Addis. »

Un certain temps après, son père est tombé malade : il se sentait faible et avait une forte fièvre. Il est allé à un dispensaire en ville, près de leur village, où une infirmière lui a fait une piqûre et l'a renvoyé chez lui. C'est là qu'il est mort, peu après, du paludisme. Tsehay ne sait pas très bien quel âge il avait, la cinquantaine pense-t-elle.

La mort de son père a tout changé. Sa mère était enceinte et incapable de travailler leur lopin de terre. En l'espace de quelques mois, la famille a dû vendre ses animaux et une partie de sa terre.

Tsehay se désespérait : le jour où elle devrait aller vivre chez son mari approchait. Elle ne voulait pas mais elle n'avait pas le choix. Si elle refusait, la famille de son mari pourrait tenter un procès à la sienne et exiger un dédommagement en argent que sa famille n'avait pas. Ce serait la ruine assurée. Tsehay pensait qu'elle devait faire quelque chose.

J'avais entendu parler d'Addis-Abeba par un parent, qui m'avait dit que les gens là-bas ne sont pas obligés de travailler. Si on y va, on vous donne à manger et on prend soin de vous. J'étais une enfant, mais je n'avais jamais pu me comporter comme une enfant; personne n'avait jamais fait attention à moi, n'avait jamais pris soin de moi. Et si je me mariais, tout changerait pour le pire. Alors j'ai décidé de partir pour Addis, où on prendrait soin de moi.

Tsehay savait que le parent qui lui avait parlé d'Addis, un homme de 30 ans du côté de son père, se rendait souvent dans la capitale pour son commerce et qu'il y partirait bientôt. Un après-midi, elle a pris un billet de 100 birr, environ 10 dollars EU, que sa mère gardait dans un tiroir, et l'a caché dans les champs. Le lendemain matin, elle s'est levée avant l'aube, est allée prendre le billet et, sans dire au revoir à personne, est allée chez le parent en question. Tsehay lui a dit qu'elle voulait qu'il l'y emmène avec lui. Il a d'abord refusé, mais elle lui a dit que dans

ces conditions elle irait toute seule. Alors il a accepté.

Tsehay ne se souvient pas de grand-chose de son voyage. Elle se souvient qu'ils y ont mis trois jours, parfois à pied, et qu'ils ne sont pas arrivés jusqu'à Addis. L'homme l'a amenée dans une ville au sud de la capitale, près de Wellega, où il l'a mise à travailler dans les champs d'un de ses amis. Ce n'était pas pour faire cela que Tsehay était partie de chez elle. Ici, elle devait travailler sans arrêt, personne ne s'occupait d'elle et elle n'était même plus dans un cadre familial. Au bout de quinze jours, elle a redonné un ultimatum : si vous ne me sortez pas d'ici, je m'en vais toute seule. L'homme l'a amenée à Addis-Abeba.

Addis lui a paru immense et bruyante, mais elle n'a pas eu beaucoup de temps pour la découvrir. Le lendemain, son parent lui a trouvé un travail d'aide ménagère pour une autre famille qu'il connaissait. Tsehay a commencé à se rendre compte que sa vie dans la capitale ne serait pas ce qu'elle avait imaginé.

Je me suis rendu compte qu'il m'avait trompée. Mais j'étais obligée de rester. Je n'avais plus le choix : je ne pouvais pas rentrer chez moi ni faire quoi que ce soit d'autre.

La famille habitait une maison modeste dans le quartier du Merkato, où se trouve le marché central d'Addis. En Éthiopie, les familles pauvres font comme les familles riches : elles prennent des gens



encore plus pauvres pour travailler pour elles, contre à peine plus que le logement et de quoi manger.

À partir de ce moment, Tsehay a perdu le sens du temps. C'était comme si plus rien d'important ne lui était arrivé. Ou très peu de choses. Elle se souvient de la fois où elle en a eu assez de ses patrons et où elle est allée travailler ailleurs, mais pour revenir quelques mois plus tard. Ou de la fois où une voisine qui était une travailleuse du sexe, qui avait de beaux vêtements et qui mangeait bien lui avait suggéré de travailler avec elle. Tsehay y a réfléchi, mais elle a décidé de ne pas le faire :

J'avais peur d'attraper le VIH; et si j'étais malade, je risquais de ne jamais pouvoir avoir d'enfants.

Depuis huit ans, toutes les journées de Tsehay sont les mêmes. Elle se lève à six heures du matin, prend une tasse de thé et commence à faire de l'*injera*, pain éthiopien traditionnel. Ses employeurs vendent le pain qu'elle fait aux voisins. À 13 heures, quand elle a fini de cuisiner, elle va chercher de l'eau dans un seau, lave les ustensiles et commence à nettoyer la maison. Quand elle a fini, vers 17 heures, elle prépare le repas du soir pour la famille. À 21 heures, ses employeurs s'assent pour manger; Tsehay mange les restes un peu plus tard, toute seule dans son coin, et puis elle se couche.

Tsehay dit que ses patrons la traitent bien; ils ne la battent pas, ne la violent pas et lui versent un salaire de 50 birr (environ 5 dollars) par mois. De temps en temps, elle va à l'église ou elle sort

se promener. Jusqu'à une date récente, elle ne connaissait personne, n'avait pas d'amis. Dans une grande ville peuplée comme Addis-Abeba, Tsehay menait une vie plus solitaire que dans sa petite ville natale.

Et tu supportes une telle vie ?

Oui, je m'en accommode, parce que j'ai un plan pour l'avenir.

Tsehay dit que quelque chose a changé quand elle a commencé à suivre les classes d'éducation informelles organisées par le projet *Biruh Tesfa* [Avenir lumineux] géré par le ministère de la Jeunesse avec l'appui du Population Council et de l'UNFPA. Là, elle a appris à écrire son nom et à composer un numéro de téléphone, et elle va apprendre à lire. Mais surtout, elle a rencontré d'autres jeunes femmes comme elle, arrivées petites filles à Addis-Abeba pour échapper au mariage précoce et à la pauvreté.

Une de mes camarades de classe m'a parlé de pays arabes, comme le Qatar et le Koweït, où les filles peuvent travailler, gagner davantage d'argent et être indépendantes. Et elle m'a présentée à des gens qui organisent le voyage pour vous.

Alors j'ai décidé d'y aller. J'ai dépensé toutes mes économies, environ 600 birr, pour obtenir mon passeport. Mais les choses ne se sont pas bien passées.

Au titre des formalités requises pour son voyage, Tsehay devait passer une visite médicale et, à l'examen, les médecins ont découvert un

problème. « Une cicatrice, je ne sais pas quoi, dit-elle, quelque chose », à un poumon. Et elle s'est fait dire qu'elle devait être guérie avant de partir. Mais elle n'a pas pu se payer le traitement, puisqu'elle avait dépensé tout son argent pour son passeport.

Le jour où on m'a dit que je ne pourrai pas partir a été le jour le plus triste de ma vie. J'ai pleuré toutes les larmes de mon corps, et puis je me suis dit que tout irait bien, que d'une façon où d'une autre, je m'en sortirai.

Et le jour le plus heureux de ta vie ?

Tsehay réfléchit quelques instants. Elle commence par dire qu'il n'y a pas eu de jour le plus heureux, mais elle se reprend et elle dit que cela a été le jour où elle est retournée dans sa ville natale.

J'y suis retournée il y a trois ans environ, parce que j'ai appris que mon frère était mort. Et j'ai pu revoir ma mère. Je ne savais même pas si elle était toujours en vie et j'ai été heureuse de pouvoir le revoir et l'embrasser.

Tu aimerais rentrer chez toi pour de bon ?

Tsehay réfléchit encore, avant de dire que non, qu'il n'y a rien, pas d'eau courante, pas d'électricité, et que si elle rentrait elle devrait se marier et avoir des enfants et que tout ce qu'elle



ferait, ce serait de s'occuper d'eux, de sa maison et de son mari :

Peut-être que je n'aurai pas le choix et que je devrai rentrer, mais j'espère bien que non. Si je rentrais dans ma ville, je n'aurais plus de vie à moi; tout serait pour eux. Je ne pourrai jamais m'acheter un vêtement pour moi. Et un jour, je veux pouvoir m'acheter un vêtement.

ACTION DES ADOLESCENTES FACE AUX TRADITIONS NÉFASTES

Les cultures marquent à leur manière les différences entre les garçons et les filles et ce que l'on attend d'eux. Ce que toutes les cultures ont en commun, c'est que les attentes changent lors du passage de l'enfance à l'adolescence, tout particulièrement pour les filles.

Dans les villes, comme les garçons, les filles restent généralement scolarisées et opèrent une transition progressive pour assumer les responsabilités de l'âge adulte. Mais dans les sociétés traditionnelles et en milieu rural, la puberté marque encore la croisée des chemins où la plupart des adolescentes arrêtent leurs études et s'orientent sur la voie, peu sûre du mariage et de la maternité. Les mariages sont arrangés par les parents et les anciens, et les jeunes, même les garçons, n'ont que peu ou pas de choix en la matière.

La tradition perd de son ascendant sur les filles, y inclus sur les très jeunes comme Tsehay. Certaines filles, comme elle, échappent au mariage infantile en quittant leur village. Celles qui restent trouvent parfois l'appui de programmes qui luttent contre le mariage infantile. Ces filles exercent leur droit de décider elles-mêmes quand elles se marient et avec qui, même en partant de chez elles s'il le faut. Elles réclament ainsi leur adolescence, sans toutefois se l'expliquer clairement en ces termes, et décident de consacrer suffisamment de temps à s'équiper pour la vie adulte au XXI^e siècle.

Tous les pays, y inclus l'Éthiopie pour Tsehay, conviennent que le mariage infantile est une atteinte aux droits fondamentaux des enfants. Et cependant, au cours des dix années à venir, cent millions de petites filles seront sans doute mariées. Dans les

divers points chauds du monde, comme dans la région éthiopienne d'Amhara d'où vient Tsehay, la proportion des filles mariées avant l'âge de 15 ans atteint 50 %; elle est de 40 % au Bihar (Inde), d'environ 35 % au Bangladesh, de 29 % au Tchad et de 11 % en République dominicaine. On compte quelque 51 millions d'adolescentes mariées dans le monde¹.

Une fois mariées, les filles ne sont généralement plus autorisées à sortir de chez elles et se retrouvent séparées de leur famille natale et de leurs amies d'enfance. Elles ont moins accès aux médias d'information modernes que les filles non mariées. Elles n'ont aucun pouvoir dans leur ménage et pratiquement aucune voix au chapitre en matière de sexualité et de reproduction. Leurs conjoints sont souvent plus âgés et ont une plus grande expérience de la sexualité qu'elles, ce qui fait qu'elles sont exposées à un risque plus grand de contamination par le VIH, étant donné en particulier qu'elles n'ont généralement pas de rapports sexuels protégés. On attend d'elles qu'elles produisent des enfants le plus vite possible et elles risquent leur vie en le faisant : le risque de maladie, de lésions ou de mort lié à la grossesse est considérablement plus élevé pour elles que pour les femmes de plus de 18 ans.

Plusieurs instruments internationaux des droits de l'homme protègent les enfants du mariage infantile, notamment la Déclaration universelle des droits de l'homme (1948), la Convention sur l'élimination de toutes les formes de discrimination à l'égard des femmes (1979), la Convention relative aux droits de l'enfant (1989) et la Charte africaine des droits et du bien-être de l'enfant (1990). Ces instruments appellent au libre et plein consentement des futurs époux au mariage, à l'établissement de l'âge minimum du

mariage à 18 ans, à l'inclusion du mariage infantile dans les pratiques néfastes et à la protection des enfants de toutes les formes d'exploitation.

De nombreux programmes s'emploient, de par le monde, à prévenir le mariage des enfants. Dans la région d'Amhara, en Éthiopie, le programme *Berhane Hewan* cible les groupes de filles à risque de mariage infantile. Des mentors femmes promeuvent l'alphabétisation fonctionnelle, la préparation à la vie quotidienne, l'acquisition de moyens d'existence et l'éducation en matière de santé reproductive. Lors de conversations communautaires mensuelles, les parents et les dirigeants religieux débattent du mariage des enfants et des questions qui affectent le bien-être des filles. Quand les filles ont achevé le programme, le programme fait don d'une chèvre à leur famille, ce qui est le cadeau qu'elle recevrait de la famille du marié.

L'implication communautaire est une composante majeure du programme et sans doute l'une des clés de son succès : 96 % des participantes restent encore non mariées après deux ans dans le programme. Des programmes analogues menés en Inde, au Bangladesh, en Égypte, au Kenya et au Burkina Faso obtiennent des résultats comparables.

Il est important de redoubler d'efforts dans ce domaine, pour atteindre toutes les adolescentes à risque de mariage infantile pendant qu'elles sont encore scolarisées. On pourra ainsi, par une action intraculturelle, avec la participation des familles et des communautés, éliminer cette pratique dépassée pour permettre aux filles de poursuivre leurs études et, avec la protection de la société, d'opérer une transition sans heurt qui les mènera à l'âge adulte.



Jiigee

ÉLEVEUR MONGOL.

TÉLÉPHONES CELLULAIRES ET RUÉE VERS L'OR DANS LES STEPPES DE MONGOLIE : MONDIALISATION ET CULTURE LOCALE

Quand il était petit, il trouvait difficile de monter à cheval. Mais à l'âge de 7 ans, il a fini par comprendre que le cheval avait plus peur que lui. Alors il lui a montré qui commandait. Après tout, un jeune Mongol doit être bon cavalier, surtout s'il vit dans la steppe.

Jigjidsuren, surnommé Jiigee, est né en 1985 dans un coin du district de Bat-Ulzii, dans la province d'Uvurkhangai, dans le centre de la Mongolie.

Ses parents étaient des éleveurs nomades, dont on ne sait pas exactement où il est né, mais ce n'est pas loin de l'endroit où il vit aujourd'hui. Les éleveurs mongols ne font plus de longs déplacements, quelques kilomètres seulement, selon les pâturages et la saison.

Jiigee a toujours vécu dans ces collines en pente douce, vertes au printemps et blanches l'hiver, où la température peut atteindre 35 °C en été et -40 °C en décembre, où le voisin le plus proche est à des kilomètres de distance, où l'on passe des semaines sans voir un étranger et où la vie n'a pratiquement pas changé depuis des siècles.

Non, je ne suis pas allé à l'école, puisque mon père avait besoin de moi ici pour travailler.

Les quelques enfants illettrés de Mongolie viennent de familles d'éleveurs qui vivent loin des écoles et qui en peuvent pas ou ne veulent pas envoyer leurs enfants dans un pensionnat. Quand Jiigee a atteint l'âge scolaire, son père était malade et il devait s'occuper des troupeaux. Il a donc fait son apprentissage en élevage.

La première chose que j'aie apprise, quand j'avais 5 ou 6 ans, a été de garder les moutons.

Et quelle est la chose la plus importante avec les moutons ?

La chose la plus importante, c'est de les engraisser. Mon père m'a montré les endroits où ils mangent le mieux.

Jiigee dit aussi qu'un bon berger doit savoir quelles sont les maladies, quelle sont les herbes qui sont bonnes pour les moutons et celles qui ne le sont pas. Et aussi comment protéger son trou-

peau du froid, des loups et des voleurs. Il semble qu'il y ait moins de loups et plus de voleurs qu'avant, dit-il. Il a souvent dû chasser les loups à coups de fusil et un de ses amis s'est récemment fait voler un tiers de son troupeau. Ce n'était pas comme ça dans le temps, dit Jiigee.

Le père de Jiigee lui a aussi appris que les moutons doivent aimer et respecter le berger, pas le craindre. Quand ils le voient, dit Jiigee, les moutons viennent à lui parce qu'ils savent qu'il leur donnera à boire et à manger. Ce n'est pas toujours bon d'avoir un chien, parce qu'il fait peur aux moutons.

À l'âge de 8 ans, Jiigee a été promu au grade supérieur et chargé de s'occuper des vaches. Elles sont plus calmes, plus paisibles, mais son troupeau se mélangeait parfois avec un autre et il devait reconnaître ses animaux et les séparer. L'année suivante, il a commencé à s'occuper des chevaux, qui sont plus rapides et plus nerveux, mais aussi plus faciles à garder du fait qu'ils suivent l'étalon qui est le chef du troupeau.

Et c'était la dernière étape ?

Non, après il y a les chèvres.

Ab bon ? Ce sont les chèvres les plus difficiles à garder ?

Au printemps, quand les chevreaux naissent, ça devient difficile parce que certaines chèvres ne s'occupent pas des petits; nous devons amener les chevreaux à leur mère pour qu'elles les nourrissent, sinon ils meurent.

Et quels animaux préférez-vous ?

Les chèvres et les moutons. Ce sont ceux qui ont le plus besoin de moi. Je dois sauver les petits, surveiller ce qu'ils mangent, faire attention quand les loups arrivent. Les moutons sont très exigeants; ils demandent beaucoup.

« Si ma fille fait des études, elle pourra vivre autrement, elle aura une vie plus facile. Je ne suis pas allé en ville, mais j'ai des amis qui m'en ont parlé et puis je l'ai vu à la télévision : dans les villes, la vie est plus facile ... »

Quand Jiigee avait 10 ans, son père est mort et son frère aîné et sa mère ont donc dû prendre l'élevage en mains. Son frère s'est marié, et a eu deux filles, et sa mère est partie s'établir en ville. Pour Jiigee, la vie a continué comme dans le passé : il s'occupait des animaux, voyait ses amis, les fils d'éleveurs voisins, et se distrait de temps

en temps en allant à une fête ou à un mariage, ou en se rendant en ville à 20 km de distance.

Quand il a eu environ 18 ans, la mère et le frère de Jiigee ont dit qu'il était temps qu'il se marie et qu'il ait sa propre famille, son propre ger et ses propres animaux. Jiigee aimait bien l'idée d'être indépendant, mais il était timide et il n'est pas facile de rencontrer des filles dans la steppe. Un ami a essayé de l'aider, sa mère aussi, mais sans résultats. Jusqu'à un beau jour de printemps, il y a un peu plus de deux ans.

Jiigee chassait des chevaux échappés à 30 ou 40 km de chez lui. Il s'est arrêté pour demander à des gardiens de troupeaux s'ils avaient vu les chevaux et ils lui ont dit que non. Mais dans leur ger, Jiigee a aperçu une fille qui a retenu son attention. Elle l'a vu elle aussi et lui a souri.

Marta avait 19 ans. Quelques jours après, Jiigee l'a revue, puis très régulièrement par la suite. Quand l'été est arrivé, il a invité tous ses amis et parents à l'accompagner pour aller rencontrer les parents de Marta, de manière à ce qu'ils voient qu'il était digne d'être leur gendre. Jiigee et Marta se sont mariés un mois plus tard et, très peu de temps après, est devenue enceinte.

Votre vie a dû beaucoup changer.

Oui, beaucoup.

En mal ou en bien ?

En bien, sans aucun doute. Maintenant, j'ai des choses qui m'appartiennent et je trouve la vie plus intéressante. J'ai davantage de responsabilités; je suis un homme maintenant. Et la naissance de ma fille Byambadolgor a fait tout mon bonheur. Il y a deux ans, j'étais un simple célibataire, mais à présent, j'ai mon ger, ma famille, mes animaux, mon enfant qui me succèdera. À présent, je suis vraiment un homme.

Sa mère et son frère lui ont donné les animaux auxquels il avait droit et l'ont aidé à construire son ger. Le ger est le centre de la culture des éleveurs mongols : c'est une tente circulaire d'environ 6 mètres de diamètre, montée sur un cadre en bois peint, avec un toit conique et une porte décorée. Le ger se monte et se démonte en quelques heures et il contient toutes les possessions de la famille : un poêle en fonte au milieu pour le chauffage et la cuisine, des lits qui servent de sièges dans la journée le long des parois, des garde-robes, un miroir, les albums de photos familiaux, un petit autel et un horloge. Dans son ger, Jiigee a aussi un petit poste de télévision.

J'ai l'électricité parce que j'ai ce panneau solaire dehors. Je l'ai troqué contre une vache. De cette façon, quand il y a du soleil, je peux regarder la télévision et me servir de cette lampe.

Il y a un an, Jiigee a acheté un téléphone portable et cela a apporté d'importantes améliorations.



rations dans son existence. Il peut maintenant parler à sa mère qui vit en ville, et à ses parents et amis, mais surtout, il a découvert que cela peut l'aider à accroître ses revenus. En mars dernier, le négociant qui achète la laine de cachemire de Jiigee a proposé un prix peu élevé, comme il le fait toujours, mais cette fois, Jiigee a appelé des amis en ville qui l'ont informé sur le prix du marché. Le négociant s'est exécuté et Jiigee s'est senti très satisfait de ne plus être le pauvre éleveur que les citadins peuvent gruger facilement.

Le ger sent la viande et le thé au lait : l'étranger de passage est accueilli avec des sourires et on lui offre quelque chose à manger. L'hospitalité est une obligation fondamentale chez les nomades. Jiigee dit qu'il va démonter le ger demain et s'en aller vers les pâturages d'été. La steppe n'appartient à personne : tout le monde y trouve une place et s'en va à son gré. Jiigee indique que si

l'on arrive quelle part et que les lieux sont déjà occupés par une autre famille, il faut aller voir plus loin.

Il n'y a jamais de conflits pour qui aura la place ?

Non, pourquoi ? On peut toujours aller ailleurs.

Les journées de Jiigee se passent au rythme du soleil et des saisons. Il se lève à l'aube et prends son petit-déjeuner : du thé avec une bonne dose de lait et du sel, et un morceau de viande et de fromage. Puis il laisse les moutons et les chèvres sortir et nettoie leur enclos pendant que Marta traite les vaches. Vers 8 heures, il monte la colline avec les moutons et les chèvres. Ces heures se passent plutôt calmement. Jiigee s'allonge dans l'herbe et regarde ses animaux; il somnole ou il

pense à différentes choses, comment il agrandira son troupeau, combien de laine il vendra cette année, ce que sera la vie de sa fille.

Vous voulez qu'elle aille à l'école ?

Bien sûr !

Mais vous n'y êtes pas allé, vous, et vous avez réussi... Pourquoi voulez-vous qu'elle aille à l'école ?

Si vous n'allez pas à l'école, vous pouvez vivre comme moi, soigner les animaux, vivre à la campagne. Mais j'aimerais que ma fille fasse des études et apprenne un tas de choses. J'aimerais qu'elle puisse vivre en ville.

Vous croyez qu'elle aura un meilleur sort si elle va en ville ?

La vie ici est trop incertaine. Parfois il fait si froid que les animaux en crèvent et vous ne savez plus quoi faire. Et puis ces dernières années, il a moins plu, ce qui fait que tout est plus sec. Notre vie est de plus en plus dure. Si ma fille fait des études, elle pourra vivre autrement, elle aura une vie plus facile. Je ne suis pas allé en ville, mais j'ai des amis qui m'en ont parlé et puis je l'ai vu à la télévision : dans les villes, la vie est plus facile, il y a tant de choses. Il y a de la farine, du sucre, du riz, de l'essence. Les gens ont des choses neuves; ils

*vivent dans des maisons qui ont l'électricité.
Ici, ce n'est pas facile d'acheter des choses.
Quand quelqu'un va en ville, je lui demande
de m'acheter ce dont j'ai besoin.*

*Et vous n'avez pas envie d'aller en ville,
vous ?*

*Je n'ai pas d'éducation, je n'ai aucune des
connaissances qu'il faudrait pour trouver un
emploi en ville. Il vaut mieux que je reste ici.
Ma vie me plaît. J'aime bien mes animaux et
j'aime savoir qu'ils ont besoin de moi.*

Mais il y a du travail à faire. En mars, il faut tondre les chèvres, et plus tard les moutons. À l'automne, les crèmes, les fromages et le lait fermenté seront prêts pour les vendre au marché en ville. Quand la nuit tombe, Jiigee et Marta prennent leur dîner, soupe aux nouilles, viande bouillie et thé, et regardent un peu de télévision, les nouvelles, une émission-débat, une comédie. Et vers 23 heures ils se couchent.

*Quelles différences y a-t-il entre votre vie
et la vie de votre père ?*

*Du vivant de mon père, il y avait suffisamment
d'eau. L'herbe poussait bien et les
animaux avaient toujours de quoi manger.
Ce n'est plus comme ça aujourd'hui et c'est
triste. Mais du vivant de mon père, il n'y
avait pas d'électricité, pas de téléphones
cellulaires et pas de voitures.*

Quelle est l'époque que vous préférez ?

*Celle de mon père. Parce que la nature était
bien meilleure à l'époque. Il pleuvait davan-
tage, il y avait moins de vent, les animaux
trouvaient de bons pâturages dès le mois de
mars. Maintenant il faut attendre jusqu'au
mois de juin ...*

Et à quoi cela est-il dû ?

*C'est à cause des mines d'or. Elles étaient
interdites, mais maintenant, il y en a partout.
Elles poussent comme des champignons et elles
détruisent la nature. Elles consomment vrai-
ment trop d'eau et elles endommagent trop
de terre.*

Jiigee est très préoccupé : si les mines ne s'arrêtent pas, la vie des éleveurs sera de plus en plus difficile. Il y aura de moins en moins d'éleveurs et plus en plus de mineurs et de pauvres.

Vous ne voudriez pas devenir mineur ?

*Non. Je ne connais personne qui soit devenu
riche en cherchant de l'or. En général ils en
trouvent un tout petit peu, de quoi survivre ...*

*Et vous connaissez des gens qui sont
devenus riches en étant éleveurs ?*

*Bien sûr. Avec l'élevage, les gens s'enrichissent
et sont plus heureux.*

Comment ça ? Vous avez un plan ?

*Je vais augmenter la taille de mon troupeau.
J'ai 160 animaux actuellement; je pourrai
en vendre davantage chaque année et j'aurai
les moyens de m'acheter un camion. Pour le
moment, je n'ai qu'une moto. J'ai besoin d'ar-
gent pour que mes enfants aient une belle vie.*

Qu'est-ce que vous aimeriez le plus avoir ?

*Une jeep. Avec une jeep, je pourrais transpor-
ter davantage d'eau et de bois, déménager
mon ger... La vie serait beaucoup plus facile
avec une jeep.*

*Mais une jeep, c'est pour le travail.
Vous ne voulez pas quelque chose pour
le plaisir ?*

*Si : un cheval. J'aimerais acheter un bon
cheval et gagner la course de la ville.*

Jiigee a les yeux qui brillent en disant cela. Après tout, ne l'oublions pas, c'est bien un éleveur mongol.

JEUNES + NOUVELLES TECHNOLOGIES DE L'INFORMATION ET DES COMMUNICATIONS = CHANGEMENTS CULTURELS

De 2000 à 2003, près d'un demi milliard de téléphones portables ont été ajoutés au réseau mondial, rien que dans les pays en développement¹ et plus de 250 millions d'habitants de ces pays font aujourd'hui usage de l'Internet².

Les jeunes ont grandi avec les nouvelles technologies des communications et ils sont souvent les premiers à leur trouver de nouveaux usages. L'accès aux nouvelles technologies varie considérablement, mais les jeunes constituent 40 % ou plus des internautes dans toute une gamme de pays en développement³. En Indonésie, un peu plus de 20 % de la population totale a accès à l'Internet, mais ce taux est considérablement plus élevé dans le groupe des 15 à 19 ans⁴.

L'expérience des jeunes des pays en développement montre à quel point l'impact de l'Internet et des téléphones portables est profond⁵. Ces technologies ont déjà modifié la culture et les habitudes de consommation des jeunes, ainsi que les attitudes relatives à la nationalité et à l'activisme⁶. De par leur nature décentralisée et interactive, elles offrent des possibilités d'éducation ainsi que d'emploi et, comme le montre l'histoire de Jiigee, des options que n'offrent pas les communications traditionnelles.

Les communications instantanées ouvrent le monde aux jeunes, mais elles les situent à l'écart de la société traditionnelle et parfois en opposition à celle-ci. Les valeurs de la nouvelle culture des jeunes ne sont pas toujours en harmonie avec les idées et les comportements établis. Il s'agit donc de trouver un équilibre entre les deux cultures, ce qui n'est pas toujours facile.

La mondialisation sous ses diverses formes, non seulement les nouvelles technologies mais aussi l'ouverture des économies de marché, la montée de l'entrepreneuriat et la démocratisation, a apporté une liberté de choix accrue, mais elle a aussi renforcé les inégalités et l'insécurité pour les jeunes d'aujourd'hui⁷. Bien qu'ils s'adaptent plus facilement à la mondialisation et à tout ce qu'elle offre, nombreux sont les jeunes qui n'en ont pas bénéficié, en particulier dans les pays en développement⁸, où les insuffisances en matière d'éducation et la pauvreté freinent leurs progrès⁹.

Les jeunes ne rejettent pas la mondialisation en tant que telle, mais ils conçoivent des préoccupations devant certaines de ses conséquences, notamment la dégradation de l'environnement et l'inégalité de la répartition des revenus et des richesses. Au cours de la décennie écoulée, leur préoccupation s'est exprimée au niveau mondial. Des coalitions d'organisations non gouvernementales, de groupes d'étudiants, d'organisations politiques et d'activistes des droits civiques demandent une répartition plus équitable des chances et des avantages¹⁰.

L'histoire de Jiigee montre que les populations pauvres et traditionnellement défavorisées peuvent bénéficier des technologies nouvelles. Son histoire se répète à de multiples exemplaires : en Inde, dans l'État de Kerala, par exemple, les pêcheurs se servent de SMS pour trouver où vendre leur prise au prix le plus avantageux¹¹. Dans certains pays, les programmes de santé sexuelle et reproductive emploient cette même technologie pour envoyer aux jeunes des informations sur la prévention de l'infection par le VIH.

Les nouvelles technologies peuvent diffuser connaissances et information, offrir des véhicules pour l'emploi et l'éducation et accroître les possibilités de participation des jeunes. L'Internet est une fenêtre ouverte par laquelle de nouvelles idées et de nouvelles valeurs atteignent les jeunes et leur culture; mais il faut déployer des efforts considérablement accrus pour réduire la « fracture numérique » et pour permettre à un plus grand nombre de gens d'accéder aux nouvelles technologies.



Kim

CHANTEUSE VIETNAMIENNE.
LE HIP-HOP ARRIVE AU VIET NAM

Ses parents l'avaient appelée Lê, mais il y a trois ans, quand elle a commencé sa carrière de chanteuse, elle a décidé de s'appeler Kim parce qu'elle voulait un nom dont tout le monde pourrait se rappeler facilement. Lê est née en 1991 à Hanoi, capitale du Viet Nam. À l'époque, son pays s'est engagé dans une phase de développement industriel et commercial qui a amené des changements sociaux de grande envergure. Les parents de Lê, par exemple, ont des emplois qui n'existaient pas il y a 25 ans : sa mère travaille dans une entreprise de jeux pour ordinateurs et son père dans un bureau commercial. Lê est allée à l'école publique, a joué, fait des petits dessins d'arbres et de soleils et chanté des chansons que sa sœur aînée écoutait. Elle menait une vie parfaitement normale, qu'elle trouvait parfois ennuyeuse.

Parfois je me disais que quand je serais grande, je serais institutrice; parfois je pensais que je voudrais être femme d'affaires et avoir mon entreprise. Je changeais d'avis tout le temps, selon l'humeur du moment. Mais je savais que je voulais faire quelque chose de différent, parce que la vie me semblait si ennuyeuse.

Jusqu'à un jour où Lê a entendu une chanson. Elle avait 12 ans, il avait plu toute la journée ce qui l'avait empêchée de sortir et elle écoutait un CD, une compilation de musique pop, qu'elle avait acheté la veille. Et soudain, l'une des chansons l'a fait bondir, avec une force d'attraction comme elle n'en avait jamais connue. Sur la jaquette du CD, une photo du groupe *Bone Thug-n-Harmony* [Os Voyou et Harmonie]. Un son radicalement différent. Lê venait de découvrir le hip-hop. Il lui semblait soudain que rien ne serait plus pareil.

Lê a voulu en savoir plus long sur ces chanteurs et sur les autres groupes qui jouaient ce genre de musique. Elle a cherché partout, mais ce n'était pas facile de trouver des chansons comme ça. D'abord, c'étaient uniquement les airs qui l'intéressaient, et puis elle a voulu savoir ce que voulaient dire les paroles. Elle n'arrivait pas à les comprendre, mais quelqu'un lui a dit d'aller dans un cybercafé, où elle pourrait les trouver sur le web. Son anglais n'était pas très bon, mais elle a commencé à comprendre qu'il s'agissait de la vie des noirs aux États-Unis, de criminalité, de drogue, de sexualité, d'argent, de dysfonctionnement social et d'affrontements avec la police.

Il y a un tas de chansons au Viet Nam, bien sûr, mais les paroles sont idiotes, elles ne parlent pas de la vie, elles sont si artificielles.

Dans les chansons vietnamiennes, vous avez toujours les mêmes mots qui reviennent : yeu (amour), chia tay (séparation). Ça a été une révélation pour moi d'entendre des chansons sur la vie des gens, des choses vraies, la liberté.

Lê savait maintenant ce qu'elle voulait faire dans la vie : elle serait rappeuse, chanteuse de hip-hop. Elle s'est alors achetée un livre pour la première fois de sa vie, un dictionnaire vietnamien-anglais pour mieux comprendre les chansons. Elle passait des heures tous les jours et écouter cette musique à plein volume et à chanter de toutes ses forces : ses parents ne pouvaient pas supporter ce vacarme et ils lui ont dit qu'elle ne pouvait écouter ces chansons que s'ils n'étaient pas à la maison. Sa sœur n'aimait pas cela non plus et Lê se sentait très seule mais de plus en plus résolue.

Il y a des chanteurs qui vous disent que la vie d'artiste est difficile, ils racontent des histoires. Ça n'a pas été comme ça pour moi. Ma sœur

chantait dans un orchestre de musique pop et elle a demandé au directeur de sa compagnie de disques s'il pouvait me donner une audition.

Lê s'est préparée. Elle avait le trac mais elle s'efforçait de garder son calme. Ce matin-là, elle a chanté une chanson de Tupac, *Thugz Mansion* [Manoir de gangsters] : « Merde, je suis fatigué de me faire canarder, las d'être chassé et arrêté par la police. Les négros ont besoin d'un endroit pour se relaxer. Un endroit où on est chez nous, rien que pour nous. » Pendant qu'elle chantait, elle avait l'impression qu'ils ne faisaient pas très attention à elle. Quand elle a eu fini, le type lui a dit de se reposer un peu. Elle était certaine d'avoir raté son audition et sa sœur a essayé de la calmer : ne t'en fais pas, lui disait-elle, on peut toujours essayer ailleurs.

« J'ai fait une vraie chanson sur les études. Les chansons traditionnelles parlent d'écoles pimpantes, de charmants élèves, d'adolescents innocents. Mais regardez la réalité en face : les étudiants font du sexe, ils volent ... »

Mais l'après-midi, le type de la maison de disques lui a téléphoné et lui a proposé une période d'essai et de formation de deux mois. Ils lui ont fait chanter d'autres chansons, d'abord en anglais, puis en vietnamien, et ils lui ont appris

à se déplacer et à danser sur scène. Le producteur qui la dirigeait lui a dit que si elle voulait devenir chanteuse, la première chose à faire c'était de plaire au public, de chanter ce que le public voulait entendre. Parfois Lê trouvait cela très triste et parfois elle se disait que c'était un sacrifice à faire si elle voulait réussir dans ce métier.

À la fin de sa période d'essai, le patron de la maison de disques lui a dit qu'elle avait un contrat. Une fois rentrée chez elle, Lê s'est regardée dans la glace et elle a décidé qu'elle s'appellerait désormais Kim. Elle n'en revenait pas : à 14 ans, elle allait avoir ce dont toutes les filles rêvaient. Elle allait être connue, admirée, désirée, une chanteuse. Mais elle était aussi inquiète :

J'étais terrifiée de ne pas être à la hauteur : j'étais si jeune. Et les premières fois que j'ai dû chanter en public, j'avais peur des gens dans la salle, qui m'observaient. J'avais peur aussi de devenir une chanteuse pop, alors que je voulais faire du hip-hop.

Mais surtout, Kim ne voulait pas chanter les mêmes ritournelles qui parlaient d'amour pur, de séparations et de retrouvailles.

Je voulais parler de choses vraies, de la vie autour de moi. Dans ma première chanson, j'ai dit à quel point j'adorais le hip-hop. Ça n'a pas marché, ça n'a pas attiré le public. Mais j'ai continué à écrire sur notre vie. J'ai fait une vraie chanson sur les études. Les

chansons traditionnelles parlent d'écoles pimpantes, de charmants élèves, d'adolescents innocents. Mais regardez la réalité en face : les étudiants font du sexe, ils volent, ils font un tas de choses pas très jolies. Mais personne n'en parle; ils composent de jolies chansons. Moi, en tant que compositeur, je parle aussi de ces autres choses.

Le développement économique du Viet Nam a eu pour résultat de rendre les gens plus autonomes, plus mobiles et de leur apporter plus d'endroits où ils se réunissent; c'est un style de vie qui peut les exposer à une initiation sexuelle plus précoce. Mais pour beaucoup, la sexualité reste un sujet tabou. Dans un sondage récent, un peu plus de la moitié des répondants ont déclaré que la contraception était seulement pour les gens mariés.

Alors dans mes chansons, je parle du sexe chez les adolescents. Les filles qui aiment bien les garçons populaires de leur classe. Ces garçons doivent être riches, cool et fumer. Et quand elles sont amoureuses, le garçon leur dit, si tu m'aimes vraiment, tu dois coucher avec moi.

Et tu penses que c'est mauvais que les adolescents aient des rapports sexuels ?

Bon, ce n'est pas mauvais. Ça dépend de ce que vous pensez. Si vous pensez que le garçon est bien, que vous pouvez lui faire confiance ... Mais si vous

êtes tous les deux des ados, s'il n'a pas d'emploi et que vous risquez de tomber enceinte. Il ne peut pas s'occuper de vous parce qu'il vit chez ses parents et qu'il n'a pas de travail ...

Kim ne s'est pas montrée intransigente : dans ses concerts, elle a mélangé des chansons populaires et du hip-hop; et tout en tenant compte des goûts du public, elle leur a présenté les chansons auxquelles elle tenait, elle. Et peu à peu, elle est devenue la principale chanteuse de hip-hop du Viet Nam. Kim chante en anglais avec un accent vietnamien-Harlem. Elle ne voit pas pourquoi elle ne chanterait pas de chansons américaines. Après tout, la guerre est finie depuis longtemps :

Il y a eu beaucoup d'événements pour guérir les blessures de la guerre. C'est comme le soleil qui brille après la pluie. J'aime la tolérance, le pardon. C'est dans mon caractère de pardonner et j'apprécie que les autres pardonnent aussi. La guerre a pris sa place dans le passé. Pourquoi regarder vers le passé et pas vers l'avenir ?

Son premier album, *Kim*, est sorti en septembre 2006 et s'est bien vendu. On a joué ses chansons à la radio et certains ont même été au hit-parade. Kim a donné des concerts, chanté à la télévision et représenté son pays dans des festivals internationaux. C'est alors qu'une ONG néerlandaise, *Medical Committee Netherlands*, lui



a demandé de faire quelque chose de différent, de travailler avec un groupe de femmes séropositives, anciennes toxicomanes, qui voulaient former un groupe. Kim les a encouragées à faire du rap pour raconter leur histoire au public, et c'est comme cela que *Fleurs de cactus* est né.

C'était vraiment émouvant. J'ai compris que je pouvais aider les gens avec ma musique. Ces femmes parlaient de comment elles avaient été infectées, ce que c'est que de vivre avec le VIH, la discrimination et la stigmatisation à leur égard. Il y a des gens qui pleuraient en les écoutant.

Kim a du aussi faire face à l'ignorance : ses parents et ses amis lui ont dit d'être prudentes

quand elle était avec des femmes séropositives, de ne pas s'approcher d'elles et de ne pas les toucher.

La plupart des gens ne savent rien sur le VIH/sida. Ils croient tout ce qu'on leur raconte. C'est pour ça que j'ai pensé que ce projet était bien, pour qu'ils apprennent un peu ce qu'il en est vraiment.

Mais cela n'a pas été facile. Certaines des femmes de *Fleurs de cactus* ont demandé que le spectacle ne soit pas retransmis à la télévision, parce qu'elles craignaient que leur famille soit exposée à la discrimination.

En 2007, un succès majeur : une chanson de Kim, *Playing Hard* [Jouer dur], a été choisie

comme chanson officielle de la Coupe de football d'Asie. Malgré sa célébrité croissante, Kim a encore des doutes : ses producteurs lui demandent de garder des chansons pop dans son répertoire pour ne pas décevoir ce segment de son public; et pour le moment, elle accepte avec pragmatisme. Il y aura deux ou trois chansons pop dans son prochain disque.

Pourquoi ?

Je fais attention au public. Il le faut.

Pour vendre davantage de disques ?

Oui. Je chante du hip-hop pour les ados, mais ça n'intéresse pas les gens plus âgés, et je veux qu'ils continuent d'acheter mes disques eux aussi.

Ça te plaît d'être connue ?

Oui, ça plaît à tout le monde. Qui est-ce qui ne veut pas être célèbre ?

Comment t'imagines-tu quand tu auras 30 ans ?

Bon, à ce moment-là, je serai trop vieille pour chanter. Mais je dis que j'aurai beaucoup d'argent et que je pourrai avoir ma propre marque de disques. J'aurai une grande maison et j'aiderai les nouveaux chanteurs. Je pense aussi à lancer une ligne de vêtements et à avoir un endroit avec des x-games pour les

enfants ... Mais je ne veux pas vous en dire plus, parce que quand on parle de ses projets, ils ne se réalisent pas.

Pour le moment, certains des projets de Kim sont en passe de se réaliser. Avec l'appui de l'UNFPA, elle va enregistrer un clip vidéo et faire une tournée où elle chantera des chansons sur la violence intrafamiliale, la sexualité des adolescents et la santé reproductive. Dans ces chansons, elle dit tout haut ce dont la plupart des Vietnamiens parlent à voix basse, s'ils en parlent :

« ... Tout le monde a trouvé son bonheur :/ c'est la famille./ Pourquoi ne pas renforcer notre famille ? C'est pour avoir quelque chose à aimer./ Et non ... je ... S'il te plaît, regardons les yeux de ces enfants./ Qu'est-ce que tu vois ?/ Je ne vois que des larmes qui coulent; ils ont mal./ C'est ça la maison que tu attends ?/ Ou est-ce que c'est un bâtiment après un ouragan ?/ Allez, réfléchis, c'est une maison où on a mal ?/ Les parents ont l'air civilisé, mais dedans, ils cachent beaucoup de tortures./ Battus, menacés et ils n'ont de valeur pour personne ... »

Kim chante à une cadence rapide, un mélange de colère et de pitié dans le regard. Parfois, dit-elle, elle oublie qu'elle a 17 ans, mais généralement, elle se voit comme une adolescente normale, qui va au lycée, qui fait son travail de classe, qui chante ses chansons et qui sort avec ses amis.

Tu as un petit ami ?

Non.

Tu n'en veux pas ?

Si, mais quand j'aime bien un garçon, je ne sais pas comment l'aborder, quoi lui dire. Alors il ne sait pas que je l'aime bien. Et il y en a qui m'aiment bien, mais je ne les aime pas. Donc je ne sais pas vraiment quoi faire pour avoir un petit ami ...

LA CULTURE POPULAIRE DE LA JEUNESSE ET LA MONDIALISATION

Les communications mondiales, l'Internet et la télévision changent la façon de grandir des jeunes. Un rapport des Nations Unies parle d'une « culture mondiale de la jeunesse alimentée par les médias »¹. Elle apparaît dans toutes les régions du monde, en particulier dans les centres urbains. La culture mondiale de la jeunesse offre aux jeunes un cadre de référence dans lequel ils situent leurs questions sur le monde adulte en exploration la culture de leur famille et de leur communauté².

Dans toutes les régions du monde, les jeunes conçoivent des aspirations et adoptent des valeurs et des attitudes parfois en contradiction avec les traditions de leur culture. On trouve des biens de consommation pour les jeunes et un marketing axé sur eux partout où ils ont un pouvoir d'achat et accès aux médias³. Ces biens de consommation, ces styles de vie et les influences culturelles focalisées sur les vedettes de la musique, du cinéma, de la mode et des sports, ont produit une conscience commune chez les jeunes et de nouveaux modèles et formes de contacts sociaux. Par le truchement de vidéos, de SMS et de chat rooms, les jeunes s'expriment selon des manières dont les adultes sont essentiellement exclus⁴. Ce processus attaque la tradition et remet en question et modifie les structures d'autorité⁵.

Par ailleurs, on constate toujours l'existence d'amples variations entre les pays et au sein des pays eux-mêmes, et les relations entre les générations sont encore, dans une grande mesure, définies au niveau local⁶. Les jeunes emploient, adaptent et interprètent les messages et produits

des médias mondiaux sous l'angle des spécificités de leur propre culture locale et nationale et de leurs expériences personnelle, et créent ce faisant des formes hybrides de culture⁷. Ainsi que l'illustre l'histoire de Kim, la musique hip-hop est partie des États-Unis mais a subi des mutations dans les autres régions du monde.

La culture de la jeunesse est donc à la fois un phénomène mondial et une réponse et une adaptation locales à ce phénomène. Ce qui soulève la question de savoir qui possède la culture de la jeunesse, dans quelle mesure elle est produite par les jeunes et dans quelle mesure elle l'est pour les jeunes, par les médias mondiaux. Jusqu'à une date récente, l'industrie mondiale de la musique était dominée par une poignée de grandes sociétés, mais les fans et les commentateurs ont régulièrement critiqué la musique populaire en l'accusant d'être trop commerciale ou factice⁸. Aujourd'hui, l'Internet est venu changer le marché pour le mettre hors de portée du contrôle des grandes entreprises, en offrant la possibilité aux musiciens et aux petits entrepreneurs d'atteindre des publics limités mais très exigeants. Dans ce domaine, ainsi que d'autres, les jeunes trouvent des moyens de satisfaire leurs goûts distincts.

Il y a de multiples exemples d'artistes qui se servent de leur art pour transmettre des messages sociaux, comme le fait Kim qui chante pour ses fans vietnamiens et leur parle d'égalité des sexes et d'autonomisation de la femme. Les célébrités du monde de la musique, du cinéma et du sport se sont faites les porte-parole de questions sociales et de causes humanitaires, influant sur les

débats et les initiatives autour d'elles, ce qui rejaillit sur leur statut aux yeux de leur public mondial. Leur popularité peut jeter un coup de phare sur certains problèmes spécifiques et attirer l'attention des médias et des publics de jeunes. Parmi les ambassadrices itinérantes de l'UNFPA figurent une ancienne Miss Univers, Mpule Kwelagobe, et Mary Banotti, représentante de l'Irlande au Parlement européen. Plusieurs organismes des Nations Unies ont apporté leur concours à la campagne *Staying Alive* [Rester en vie] lancée par *Music Television International* (MTV), qui plaide en faveur de la prévention de l'infection par le VIH auprès des jeunes.

Il y a, pour ceux et celles qui y ont accès, une quantité infinie de matériels médiatiques; mais la quantité ne s'accompagne pas nécessaire de la qualité ni de la variété. Compenser la puissance des producteurs mondiaux et permettre aux jeunes de créer, de partager et d'employer des matériels adaptés à leurs goûts exige que l'on appuie l'innovation et que l'on règlement les fournisseurs publics ainsi que commerciaux. Les jeunes, tout comme les adultes, ne doivent pas être exposés à des contenus néfastes ou à des matériels qu'ils n'ont pas choisis. Par ailleurs, l'argument de la vulnérabilité des jeunes ne justifie pas de leur interdire l'accès aux connaissances et au pouvoir. Les producteurs de matériels culturels devraient réfléchir aux perspectives spécifiques des jeunes et devraient avoir à répondre de leurs décisions aux publics qu'ils disent desservir.



Seif

ARCHITECTE DE LA PAIX PALESTINIEN.
UN JEUNE COMME LES AUTRES, APATRIDE

Seif est un jeune normal, comme tout le monde. Il le dit et le répète.

Nous sommes des jeunes normaux, comme tous les jeunes. La situation où nous nous trouvons est peut-être différente, nos idées sont peut-être différentes, mais avant tout, nous sommes des jeunes, comme les jeunes de partout.

Seif est né en 1991 à Jérusalem. Il vit à Birzeit, une ville de Cisjordanie située à 30 kilomètres de Jérusalem. Sa mère travaille pour une ONG qui administre des micro-prêts pour les femmes palestiniennes; son père est ingénieur, employé par de grands projets de construction dans la région. Seif est un enfant de la classe moyenne éduquée que les Palestiniens ont pu maintenir malgré toutes leurs difficultés.

Et il a mené une vie normale. Il est allé à un lycée Quaker bilingue, a fait du football, a joué à des jeux informatiques, a regardé Tom & Jerry, a fait du dessin, s'est chamaillé avec sa sœur aînée et a étudié aussi peu que possible. Seif a toujours regardé les actualités à la télévision (son père les regardait comme la plupart

des gens) et il savait donc, très jeune, qu'il y avait des problèmes dans son pays. Mais la première fois qu'il a compris qu'il se passait quelque chose de très grave, a été cette nuit de septembre 2000 où la violence a éclaté à Jérusalem. Le lendemain, la violence a gagné la bande de Gaza et la Cisjordanie, et la deuxième *intifada* a commencé.

Avant cela, nous étions libres. Le conflit était présent, mais pas de la même façon tangible qu'aujourd'hui. La vie était différente avant.

Seif avait 9 ans à l'époque. Un matin, quelques mois plus tard, il a découvert que son école se trouvait soudain bien plus loin de chez lui. Son école était à 8 kilomètres de sa maison, à Ramallah, siège de l'Autorité palestinienne; Seif y allait généralement en taxi avec sa sœur. Mais ce matin-là, un point de contrôle israélien barrait la route; depuis, tous les matins depuis des années, Seif et sa sœur ont dû sortir du taxi, passer le point de contrôle, faire un kilomètre à pied sous le soleil sur la route déserte, faire la queue à un deuxième point de contrôle et reprendre un taxi de l'autre côté.

Je n'étais qu'un gamin qui allait en classe, et soudain, je me trouvais face à un soldat avec une mitraillette qui me donnait des ordres. Près du point de contrôle, il y avait souvent des gens qui lançaient des pierres, des poursuites, des coups de feu : les jeunes de la localité étaient sur la brèche.

Tu étais d'accord avec eux ?

Oui. Ils défendaient leurs maisons. Qui sait ce qu'ils avaient subi. Ils avaient peut-être des frères ou leur père qui avaient été en prison ...

Et toi, tu jetais des pierres ?

Seif commence par ne rien dire, avant de répondre d'une voix douce. Avec sa barbe et ses yeux calmes, il fait plus que ses 17 ans. Mais devant une question à laquelle il ne peut pas ou ne veut pas répondre, il sourit comme l'enfant qu'il est. Et il finit par dire que non, qu'il n'a pas lancé de pierres.

Pourquoi pas ?

Peut-être que j'avais peur. Je ne sais pas. Je ne veux pas parler de ça.

Il réfléchit un moment avant de déclarer que lancer des pierres ne résoudra rien : « Vous pouvez peut-être blesser un soldat ou deux. Mais ils ont des mitraillettes. Qu'est-ce que vous pouvez leur faire ? Non, ce n'est pas une solution. Ça ne donne rien. » Certains de ses amis ont pris part aux affrontements. En Cisjordanie, tout le monde peut raconter l'histoire d'un gamin ou d'un autre qui a passé des mois en prison pour avoir jeté des pierres.

« J'ai toujours aimé l'idée d'enseigner, d'organiser, de diriger les choses ... J'aime bien pouvoir dire aux autres ce que je sais et leur apprendre à faire des choses. »

Et vous parlez du conflit, toi et tes amis ?

Tout le temps. À un moment, quand j'avais 12 ou 13 ans, c'était plus ou moins la seule chose dont on parlait.

La famille de Seif est chrétienne orthodoxe, bien que ses parents ne soient pas très pratiquants. Mais sa grand-mère lui racontait des anecdotes de la vie de Jésus avant qu'il s'endorme; sa sœur allait à l'église, et lui aussi. Mais il n'y va plus. « Peut-être que ça a com-

mencé à m'ennuyer, dit-il. Je veux bien y aller, mais je trouve toujours quelque chose de mieux à faire. » Et en plus, il n'a pas vu ses grands-parents depuis huit ans : ils vivent dans la bande de Gaza et, depuis le début de la deuxième *intifada*, les deux parties de la famille n'ont pas pu se voir.

Mais tu crois toujours en Dieu ?

Bien sûr !

Et pourquoi penses-tu qu'il y a tant de conflits qui ont éclaté dans ton pays ?

Je ne sais pas ... la vie, c'est comme ça. Il faut y faire face. Au ciel, il n'y a pas ce genre de choses, mais ici, sur terre, il faut y passer. C'est comme une sorte d'épreuve pour voir si on peut aller au ciel ou pas.

Moins de 2 % des quatre millions de Palestiniens sont chrétiens et les catholiques sont minoritaires dans cette minorité. La majorité de la population est musulmane. Selon Seif, il n'y a pas de problèmes dans sa ville entre les deux religions; tout le monde se connaît et les gens se comportent bien les uns envers les autres. Toutefois, les familles des deux groupes ne sont pas prêtes à accepter les intermariages, par exemple, et il y a de nombreux cas de crimes commis pour laver le « déshonneur » d'affaires de cœur entre jeunes de groupes distincts.

Donc quand vous cherchez une petite amie, vous devez vous limiter à 2 % de la population, une fille sur 50. Ça réduit considérablement vos possibilités.

Seif rit : il n'y avait pas pensé. Mais pour l'instant, cela lui est égal, puisqu'il sort depuis plusieurs mois avec une camarade de classe, une catholique. Ils sortent ensemble tous les deux, mais ils ne se donnent pas la main. Ce serait une provocation dans leur culture, dit-il, qui offusquerait beaucoup de gens et qui pourrait les amener à réagir.

Il y a trois ans, la situation s'est un peu améliorée en Cisjordanie [on the West], et Seif a eu le sentiment que sa vie redeviendrait essentiellement ce qu'elle était dans le passé; avec ses amis, il parlait davantage de sport, de musique, de filles, de Star Academy. Seif est à présent dans sa dernière année d'études secondaires et il fait un tas de choses très normales : il regarde la télévision, il sort ou bavarde en ligne avec ses amis, il joue au basket-ball, il danse dans un groupe qui fait de la *dabkeh*, danse palestinienne traditionnelle :

J'aime bien ça. C'est une façon d'exprimer mon amour pour mon pays, pour notre culture.

Quelquefois même, il va à Jérusalem, ville si proche et si lointaine à la fois. Ses parents ne peuvent pas y aller, mais il y va de temps en temps avec sa sœur. Ce n'est pas facile : ils



doivent demander la permission des autorités israéliennes et ils ne sont jamais sûrs de l'obtenir. Seif fait aussi beaucoup de dessin, surtout de Handala. Handala est un personnage célèbre du folklore palestinien, dû à Naj Al-Ali, caricaturiste renommé. Handala est un enfant réfugié pauvre, les pieds nus, que l'on voit toujours de dos et qui observe diverses scènes de la réalité; il ne dit rien, mais sa présence silencieuse est une critique éloquente. Seif admire Handala et le copie :

Handala, c'est comme la conscience des Palestiniens.

Depuis l'âge de 6 ans, Seif est toujours allé l'été aux camps de vacances organisés par l'église catholique de Birzeit. Les jeunes y font de la

musique, des sports, des travaux d'art et de création, de jeux et de la danse. L'an dernier, il a suivi un cours pour devenir moniteur dans l'un de ces camps.

J'ai toujours aimé l'idée d'enseigner, d'organiser, de diriger les choses.

Donc tu aimes prendre la direction et partager ta culture...

Oui. J'aime bien pouvoir dire aux autres ce que je sais et leur apprendre à faire des choses.

Seif est vice-président de l'association des étudiants de son lycée et il veut s'impliquer dans les affaires estudiantines à l'université de Birzeit,

l'une des plus prestigieuses de Palestine, où il a l'intention de faire des études. En 2007, il a été choisi sur un grand nombre de candidats pour représenter les jeunes Palestiniens à un débat sur le Rapport Graça Machel sur les enfants et la guerre au siège des Nations Unies à New York. Le voyage a été long : Seif a dû aller jusqu'à Amman, en Jordanie, pour prendre l'avion, parce que les Palestiniens de Cisjordanie ne sont pas autorisés dans les aéroports israéliens. Mais son arrivée à New York a été l'un des grands moments de sa vie :

J'avais vu la ville en photos et au cinéma, bien sûr, mais je n'aurais jamais imaginé que les bâtiments seraient si hauts, si immenses.

À New York, Seif a parlé des souffrances infligées par la guerre aux enfants palestiniens. Il a indiqué qu'un grand nombre de jeunes ont été séparés de leur école ou de leur lycée par le mur de séparation israélien : du jour au lendemain, ils se sont retrouvés d'un côté du mur et leur école de l'autre. « Qu'avaient fait ces enfants pour mériter cela, a-t-il demandé. Qu'avaient-ils fait pour être soudain punis comme cela, séparés de leur éducation, de leur avenir ? »

Les deux grandes passions de Seif sont l'éducation et les débats. Récemment, il a donné des cours pour les enfants de sa région, organisés par la YMCA, où ils ont parlé de divers sujets. Questions de genre : « Beaucoup croyaient que les femmes sont inférieures, mais ils ont fini

par accepter qu'elles sont les égales des hommes »; drogues et cigarettes : « Je suis content, j'ai convaincu certains d'entre eux de ne pas fumer » ; VIH et sida : « Ça, c'était pour les informer des précautions à prendre »; et respect d'autrui, des gens qui pensent différemment : « Parce qu'avant tout, nous sommes des gens de la même culture, que nous soyons chrétiens ou musulmans, Fatah ou Hamas, ou autre ». Mais il y a un problème qui le préoccupe plus que tout autre :

*Je ne sais pas ce qui va arriver à mon pays.
Nous nous vraiment des gens normaux, mais,
comme nous vivons sous l'occupation, nous
avons dû faire des choses que nous n'aurions
jamais faites autrement.*

Du fait de son implication dans le travail communautaire, l'éducation et le choix, Seif accorde une grande valeur au dialogue et à la compréhension. Mais la participation civique a des limites : la situation de conflit dans laquelle il vit ne le laisse pas souvent appliquer ces valeurs dans son pays.

L'an prochain, Seif commencera ses études universitaires en architecture, parce qu'il veut faire des maisons pour ses concitoyens et vivre une vie normale. Il veut aussi continuer de travailler au camp de vacances, mener ses débats, danser la *dabkeh*, jouer au basket-ball et sortir avec ses amis. Et il veut participer aux activités politiques universitaires et, peut-être un jour, à la politique de son pays.

*Je pense parfois que cela me plairait bien,
mais pour ça, il faudrait que j'aie un pays ...
C'est ça notre problème.*

En attendant, il continuera de s'employer à établir les bases d'une société pacifique dans son pays. Et peut-être que derrière la porte voisine, en Israël, un jeune normal comme lui pense aussi à s'impliquer, à établir les bases d'une société pacifique dans son pays à lui. Un jour, tôt ou tard, ils seront heureux de voir ensemble les résultats que chacun d'eux aura obtenus par leurs efforts de construction de changements de l'intérieur.

LES JEUNES, AVOCATS D'UNE CULTURE DE PAIX

Le Territoire palestinien occupé est l'un des rares lieux du globe où les gens vivent sous l'occupation. Tous les jeunes qui vivent dans ces conditions sont au cœur de la violence. Les conflits armés privent de nombreux jeunes de leur famille, de sécurité, d'éducation, de santé, d'emplois et de possibilités de développement.

Avec la brutalité caractéristique des guerres, les jeunes sont recrutés de gré ou de force dans les milices. Ils connaissent les tueries, les mutilations, la violence sexuelle, la prostitution, le déplacement, la séparation de leur famille, le trafic des personnes et la détention illicite. Les coûts indirects de la guerre pèsent aussi sur le développement des jeunes : moins d'eau, d'assainissement, de santé et d'éducation et plus de pauvreté, de malnutrition et de maladie.

Le rôle des jeunes en tant qu'auteurs de violence est un sujet de préoccupations généralisées. L'accroissement considérable de la proportion des jeunes dans la population, dit « explosion de jeunesse » (« *youth bulge* » en anglais) rend les pays plus sujets à la violence politique, en particulier lorsque les jeunes sont exclus du développement, au chômage et repoussés en marge de la société¹. Les jeunes devant lesquels se ferment les portes du développement sont une cible facile pour les groupes violents qui recrutent^{2,3}.

La nature des conflits a changé. Les conflits intérieurs de faible intensité sont aujourd'hui bien plus communs que les guerres internationales. En tenant compte dans les statistiques, on constate que le nombre de conflits dans le monde est passé

de 30 à 56 durant la dernière décennie⁴. Mais la violence peut aussi être le résultat d'une occupation à long terme qui prive des générations de jeunes de l'auto-détermination et qui leur enlève leur sentiment de dignité, à eux et à leur famille.

L'examen stratégique du Rapport Graça Machel sur les enfants et les conflits armés a identifié certaines des priorités en matière de protection des enfants et des jeunes dans les situations de conflit⁵ : 1) application universelle des règles et normes internationales pour mettre fin à l'impunité; 2) soin et protection des enfants et des jeunes dans les conflits armés; 3) renforcement des capacités et des partenariats; et 4) prévention des conflits et consolidation de la paix. Dans ce dernier domaine, note le rapport d'examen, il faudrait reconnaître les jeunes comme des participants naturels aux processus d'établissement et de consolidation de la paix. Les investissements dans l'éducation, la santé, l'emploi et le bien-être général des jeunes fait également partie intégrante de ces processus.

De nombreuses initiatives reposent sur la reconnaissance du fait que le dynamisme des jeunes peut transformer les situations de conflit et jeter les fondations de sociétés démocratiques et pacifiques. C'est ainsi, par exemple, que le *United Network of Young Peacebuilders*, réseau mondial de jeunes et d'organisations de jeunesse, a organisé des réunions internationales de groupes de travail et des séminaires et des conférences sur l'élaboration de la paix⁶. Le *Great Lakes Zone Young Peace Builders' Network* opère dans les zones de conflit du Burundi, de la République démocratique du Congo, du Kenya, de l'Ouganda, du Rwanda et de la

Tanzanie⁷. L'UNESCO appuie l'implication des jeunes dans les processus d'élaboration de la paix par le biais de forum de jeunes et par une initiative à inclure dans tous les programme éducatifs de l'UNESCO dite « *Learning to Live Together: Promoting Dialogue for Peace and Reconciliation* »⁸ » [Apprendre à vivre ensemble : promotion du dialogue pour la paix et la réconciliation]. La médiation culturelle et la déconstruction des stéréotypes fait intrinsèquement partie de ce processus. Les réseaux de jeunes parrainés par l'UNFPA démontrent aussi comment la mobilisation de l'énergie, du dynamisme et de l'enthousiasme des jeunes au-delà des limites culturelles offre des possibilités de sensibilisation aux questions essentielles telles que la santé, la sécurité physique et l'éducation.

L'implication des jeunes, que ce soit dans l'élaboration de la paix ou dans le développement à long terme, est importante pour toute société affligée par la violence armée ou l'occupation. L'établissement d'une culture de paix dans l'esprit des jeunes, avec leurs apports et par leur entremise, est la base de l'implantation d'une paix durable.



Leire

MEMBRE DU GOUVERNEMENT ESPAGNOL.
DE NOUVEAUX HORIZONS, UNE ÉTOILE QUI MONTE

Ses parents étaient nerveux. Ils s'asseyaient devant la télévision, se levaient, parlaient au téléphone, se rasseyaient. Leire avait bien compris qu'il se passait quelque chose de grave, mais elle ne savait pas quoi. Elle avait quatre ans et la très jeune démocratie espagnole était en danger: un officier de police avait saisi le Parlement et l'armée menaçait de prendre le pouvoir. Les parents de Leire étaient des enseignants, socialistes, basques. Cette nuit-là, personne n'a dormi chez elle, jusqu'à ce que finalement les rebelles déposent les armes.

Je m'en souviens encore très clairement. Je voyais bien que tout le monde était nerveux et j'étais inquiète ...

Leire vivait avec ses parents et sa sœur aînée à Andoain, petite ville près de San Sebastián. Dès sa petite enfance, ses parents l'ont emmenée avec eux à des rallies et à des manifestations. C'étaient des sorties animées, hautes en couleur, Leire ne s'y ennuyait jamais. Mais alors qu'elle avait 7 ans, ses parents ont décidé de laisser derrière eux le ciel gris et la violence du Pays basque pour aller trouver le soleil et la paix de la Méditerranée.

À Benidorm (province d'Alicante), Leire était une enfant active et enjouée, « bonne élève, mais pas obsédée », comme elle dit. Avant d'avoir 11 ans, elle était « responsable de classe », c'est-à-dire qu'elle représentait ses camarades auprès des autorités scolaires. Ses amis lui ont donc suggéré de se présenter aux élections du Conseil de l'école. Leire a trouvé un slogan pour sa campagne, « Pan sur la cible », et a dessiné une affiche avec une cible de fléchettes.

C'est comme ça que j'ai remporté ma première élection et que je suis devenue, avec deux de mes camarades de classe, conseillère. Et c'était plutôt drôle, parce que le directeur de l'école était mon père.

Ah, donc c'était ça votre arme secrète...

Non, au contraire : j'avais mon principal adversaire à la maison.

C'est ainsi que Leire a découvert ce qu'elle appelle « ce désir d'avoir une voix et d'être la voix des autres pour changer les choses ». Mais elle aimait aussi sortir avec des amis, aller à la plage,

faire du sport. Et sa vraie vocation, pensait-elle, était d'écrire : elle avait remporté plusieurs concours de rédaction et elle était certaine que c'était ce qu'elle ferait quand elle serait grande.

À 15 ans, elle est entrée au lycée et peu après a adhéré à deux institutions qui devaient changer son existence : *Juventudes Socialistas*, les Jeunesses socialistes, et le Conseil des jeunes de sa ville. Au Conseil, Leire s'est efforcée d'accroître le nombre d'activités culturelles, d'espaces de loisirs et, surtout, d'emplois pour les jeunes de Benidorm.

Pourquoi avez-vous décidé d'agir au sein d'un parti politique, ce qui n'est pas particulièrement populaire chez les jeunes ?

C'est quelque chose que j'ai appris à la maison; mes parents ont toujours été socialistes, des gens progressistes.

Les enfants font souvent le contraire de ce qu'ont fait leurs parents ...

C'est vrai, mais pas dans mon cas. Même quand j'étais très jeune, j'ai toujours su que j'étais de gauche, idéologiquement. Et puis le

contexte à l'époque n'était pas particulièrement favorable : ma génération, la première qui soit née sous un régime démocratique, est très différente des générations précédentes. Le seul gouvernement qu'elle ait connu était le gouvernement socialiste, et elle s'était distancée non seulement de la politique mais aussi de ce gouvernement qui s'était vraiment essoufflé. C'est peut-être pour cela que c'était plus utile de travailler avec les Jeunesses socialistes.

Leire a participé aux manifestations de jeunes qui demandaient la suppression du service militaire obligatoire (et qui ont finalement eu gain de cause). Elle continuait aussi de faire un tas d'autres choses, comme de diriger un magazine du lycée.

« ... parfois quand je posais une question, à la chambre, je me faisais dire par un membre du gouvernement conservateur que j'étais trop jeune pour parler de ça. »

Est-ce que vos amis se moquaient de vous parce que vous travailliez pour un parti politique ?

Non. Ils me trouvaient peut-être un peu étrange, mais je ne suis jamais sentie attaquée. Ils avaient l'air un peu intrigués parfois, peut-être un peu triste pour moi que j'aie si peu de

temps ... mais il y aussi des amis qui vous admirent pour votre engagement politique.

Après ses études secondaires, Leire a décidé d'étudier le journalisme. Mais l'université locale n'avait pas de programme de journalisme, et quand elle a voulu s'inscrire à Madrid, elle s'est fait dire que les étudiants des autres régions devaient avoir de meilleures notes que les Madrilènes, et ses notes n'étaient pas suffisantes. Leire s'indigne encore en se rappelant « cette injustice », mais elle rit et déclare : « Enfin, nous avons réglé la question maintenant ».

Elle a donc fait des études de sociologie à l'université d'Alicante. Là, elle a fondé une association estudiantine, *Campo Jove* [Jeune campus], dont elle a été la première présidente, tout en continuant de travailler pour les Jeunesses socialistes, où elle était devenue trésorière. Leire était l'enthousiasme incarné; elle savait parler aux gens, organiser les autres et s'organiser elle-même. Elle consacrait des heures chaque jour à ses différentes activités politiques. À 21 ans, elle est devenue membre de la direction régionale du PSOE (Parti socialiste ouvrier espagnol). La situation était difficile : l'année précédente, le parti avait perdu de son pouvoir son chef, Felipe González, avait démissionné.

Comment était-ce d'être la cadette au sein de la direction régionale ?

Au début, c'était un challenge : tout vous semble nouveau et vous ne savez pas s'ils feront attention à vous ... Pour qu'on m'écoute, il a fallu que je me fasse entendre.

Pourquoi ont-ils misé sur vous ?

D'abord parce que j'étais connue dans le mouvement étudiant, dans les groupes de jeunesse. Je suppose que c'est ce qu'ils ont vu en moi.

Et ils avaient besoin d'un certain nombre de jeunes et de femmes ?

Je n'ai pas d'objections à la discrimination positive. J'ai toujours fermement défendu ce mécanisme, sans lequel les femmes n'auraient jamais pu montrer ce qu'elles valaient ou ce qu'elles ne valaient pas, parce que c'étaient encore les hommes qui choisissaient et que nous étions toujours exclues du pouvoir. Et je n'ai aucun complexe d'être ou de ne pas être un produit de la discrimination positive, parce que j'ai toujours compris que ce genre de mécanisme nous a aidés.

Leire avait 22 ans la première fois qu'elle a parlé à un rallye pendant une campagne. Elle était très nerveuse. Elle a préparé son discours et elle l'a soigneusement répété : elle était prête à faire tout ce qu'il fallait pour bien le prononcer. Elle a parlé des problèmes à résoudre à Benidorm, de l'importance de la participation,

du vote des jeunes, et elle a conclu sur un poème de Mario Benedetti.

Si je t'aime, c'est parce que tu es mon amour, mon complice et tout ce qu'il y a d'autre. Et dans la rue, côte à côte, nous sommes bien plus que deux.

Son discours fini, Leire était très émue, et la foule aussi : elle venait de réussir sa première grande épreuve.

Après tous les problèmes que nous avons au parti pendant ces années, je n'ai jamais pensé que la politique serait du gâteau. Et en plus, après ce rallye, je suis partie pour l'Irlande; ça a été un changement radical.

Elle a passé l'été à Dublin, où elle lavait la vaisselle dans un pub et où elle étudiait l'anglais en pensant à son avenir.

Et je n'aurais jamais pensé que dans moins d'un an, je serais députée.

Leire avait décidé de faire des études en vue d'une maîtrise et elle allait accepter un travail dans une agence de publicité, mais la veille de la signature du contrat, son parti lui a demandé d'être candidate à la députation.

Cette nuit-là, elle n'a pas pu fermer l'œil. L'excitation, l'honneur de cette proposition, la possibilité d'un tel changement dans sa vie, la

gardaient éveillée. Et aussi l'idée qu'elle investirait là quatre ans de sa vie, peut-être huit si les choses allaient bien. Et après quoi ?

Leire a passé l'hiver en tournée dans les villes de la région.

Pour moi, ça a été une expérience intense, inoubliable. La campagne a été dure et nous étions reçus très froidement. Je me rappelle certains rallyes où non seulement les gens n'applaudissaient pas, mais où ils ne souriaient même pas.

Leire a été élue au Congrès national dans la pire élection de l'histoire de son parti. Le parti était en crise, et son chef a donné sa démission ce soir-là, en public, à la télévision.

Ce n'était pas joyeux; il y avait des tas de remous dans le parti. J'ai dû mûrir très vite et c'était dur ... ce n'étaient pas toujours des débats politiques, mais des luttes pour le pouvoir.

Cela vous a surprise ?

Bon, je le savais déjà, mais il est surprenant de voir à quel point vous pouvez, si vous ne faites pas attention, vous éloigner des électeurs.

D'autres choses ont changé pour elle aussi ce soir-là. Quelques jours plus tard, la presse a découvert qu'il y avait un nouveau député socialiste d'Alicante qui était non seulement le plus

jeune de l'histoire de l'Espagne, mais aussi une femme. Et le délire a commencé : Leire était devenue soudain une célébrité nationale.

J'ai senti le poids d'une énorme responsabilité. J'ai eu le sentiment que si nous faisons bien les choses, nous ouvririons des portes à une génération.

N'êtes-vous pas furieuse de voir que si peu de jeunes de votre génération participent à la vie politique ?

Non, parce qu'il y a de multiples façons d'y participer. Je ne veux pas juger les autres : c'est à chacun et à chacune de décider de ses actions. Je n'ai jamais pensé que les jeunes ne sont pas impliqués dans les partis politiques parce qu'ils sont indifférents. C'est un stéréotype très injuste. Ma génération a souvent montré son attachement à la patrie par une participation politique non partisane : par des manifestations contre la guerre, ou par le nettoyage de la côte après le déversement de pétrole du Prestige ou par un vote massif en 2004... Il y a aujourd'hui un grand nombre de moyens de participer qui sont très différents de ce qui pouvait se faire il y a 20 ans.

Leire a déménagé pour aller s'installer à Madrid. Au Congrès, elle a dû s'habituer à un tas de choses nouvelles : les interventions de trois minutes, les termes techniques, les débats et les

négociations d'antichambre. Et aussi le fardeau d'être une jeune femme.

Être femme et être jeune m'a forcée de prouver doublement que je méritais d'être où j'étais. On juge les jeunes plus sévèrement que les adultes et les jeunes femmes plus sévèrement que les jeunes hommes. Certains journaux ont parlé de mon âge et de mon physique, et parfois quand je posais une question, à la chambre, je me faisais dire par un membre du gouvernement conservateur que j'étais trop jeune pour parler de ça.

Elle a d'abord commencé par s'indigner, mais elle a fini par en rire : des remarques aussi ineptes ne faisaient que prouver à quel point ses adversaires avaient perdu le contact avec les jeunes.

Le premier jour au Congrès, elle a fait la connaissance d'un jeune député de la province de León, José Luis Rodríguez Zapatero, qui lui a dit en souriant qu'il avait été, avant elle, le député le plus jeune. Il l'a aussi invitée à se joindre à un groupe de représentants pour débattre de l'avenir du parti. Trois mois après, ils ont pris le pouvoir et Leire a été nommée au Comité exécutif du parti.

En mars 2004, elle s'est représentée à Alicante et le parti socialiste a remporté une victoire écrasante. Leire s'en souvient comme l'un des meilleurs jours de sa vie : « Non seulement parce que nous avons gagné les élections, mais aussi parce que j'avais eu le privilège de bâtir ce projet dès le départ ». Quelques jours après, le nouveau président, Rodríguez Zapatero, l'a nommée

Secrétaire d'État pour la coopération internationale. Aujourd'hui, plus de quatre ans plus tard, elle est toujours à ce poste. Au cours de cette période, le gouvernement socialiste a doublé l'aide internationale; en 2008, Leire a géré un budget d'environ 5 milliards d'euros, soit 8 milliards de dollars EU.

Quelle impression cela vous fait-il d'avoir du pouvoir ?

Je n'ai pas le sentiment d'être quelqu'un qui a du pouvoir. Je me sens chargée de prendre des décisions. Je le pense vraiment. Je n'ai pas l'impression d'être une femme puissante. Je me considère comme une femme responsable de prendre des décisions et consciente du fait que mes décisions se répercutent sur les gens.

Et vous en éprouvez un peu de plaisir aussi ?

Certainement ... Quand les choses pour lesquelles vous vous battez se réalisent, quand vous voyez les résultats, quand vous voyez certains changements, quand vos idées deviennent réalité.

Très brièvement, quelles sont vos idées ?

Très brièvement : la liberté, l'égalité, la solidarité, les concepts fondamentaux de la démocratie sociale. Je crois que la politique change le monde; si vous ne décidez pas, elle

décide pour vous. Je ne suis pas satisfaite du monde dans lequel nous vivons; il est encore injuste dans de nombreux domaines, tels que le genre : j'ai toujours été une féministe et l'égalité des femmes et des hommes est une valeur fondamentale.

Leire a passé la plupart de sa vie adulte sous le regard du public. Elle dit que, bien évidemment, personne ne l'oblige à faire ce qu'elle fait et qu'elle se sent privilégiée de le faire. Mais ce n'est pas sans inconvénients.

Vous n'avez pas d'emploi du temps fixe. Vous savez à quelle heure votre journée commence le matin mais vous ne savez pas à quelle heure vous rentrerez chez vous le soir. Il est difficile de prévoir des vacances. Tout cela affecte votre vie privée, vos proches. Et pour les femmes, le problème est encore plus grand, parce que vous avez la question de la maternité, qui rend les choses d'autant plus difficiles. Je crois que vous devez trouver le moyen de vous réserver du temps pour vous. Ce n'est pas seulement un besoin personnel; c'est aussi essentiel pour être capable de bien faire votre travail. Vous devez rester en contact avec la réalité.

Au moment cette interview, Leire Pajing était Secrétaire d'État pour la coopération internationale. En juillet 2008, elle est devenue Secrétaire du Parti socialiste ouvrier espagnol.

ÉLABORATION DE L'IDENTITÉ SOCIALE : BARRIÈRES CULTURELLES ET POSSIBILITÉS DE PARTICIPATION POUR LES JEUNES

Dans le voyage qui les mène à l'âge adulte, les jeunes assument un rôle de plus en plus grand dans la vie sociale, civique et politique. Ils rencontrent des gens, avec lesquels ils travaillent, au-delà de leur cercle familial immédiat, et forgent ce faisant leur identité.

La Convention relative aux droits de l'enfant (1989)¹ reconnaît aux enfants le droit d'exprimer leurs opinions et de s'attendre à ce qu'il en soit tenu compte dans les affaires qui les intéressent. On contribue au développement des individus ainsi que des communautés en veillant à ce que les jeunes puissent exercer leurs droits et en encourageant leur participation à la vie de la société.

Le sexe et l'âge, ainsi que les revenus, l'éducation et les relations familiales, sont des facteurs qui influent sur la participation. Les jeunes, et notamment les jeunes femmes, sont particulièrement défavorisés à cet égard et de nombreuses sociétés refusent aux adolescentes et aux jeunes femmes le droit de participer à la vie publique de leur communauté.

En devenant des citoyens actifs, les jeunes aident leur société à voir ce qui est culturellement important. Ils repoussent les bornes du possible politique². Les jeunes n'appartiennent pas aux réseaux d'alliances et de rivalités, de faveurs dues et accordées de leurs aînés. Ils sont plus réceptifs aux valeurs et aux visions du monde émergentes³. Accueillir les jeunes dans la vie publique « leur apprend à oublier ce qui n'a plus d'utilité et à rechercher ce qui reste à conquérir⁴ ».

Les jeunes, hommes et femmes, s'introduisent et progressent dans des cultures politiques qui accordent généralement plus de valeur à l'expérience qu'à la jeunesse et aux hommes qu'aux femmes. Bien que peu de jeunes dirigeants aient atteint le niveau de pouvoir politique auquel est parvenue Mme Leire Pajin, celle-ci illustre extraordinaires contributions que peuvent apporter les jeunes. Les jeunes sont de plus en plus nombreux à s'associer aux activités civiques, principalement au niveau communautaire mais de plus en plus au niveau national et international. Ils se font les mentors d'enfants plus jeunes qu'eux, éduquent leurs pairs dans le cadre de programmes de développement, accroissent les effectifs des sections de jeunesse des partis politiques, deviennent activistes, entrepreneurs et dirigeants de nouvelles initiatives. Ce sont des avoirs précieux pour leur communauté et des agents du changement actifs.

Les pouvoirs publics, la société civile et les organisations internationales commencent à comprendre l'importance de l'implication des jeunes dans les processus décisionnels. Les gouvernements les incluent maintenant au sein des délégations qu'ils envoient aux conférences internationales; les conférences internationales et nationales font une place aux forums de jeunes; les organismes internationaux recherchent leurs conseils.

L'UNFPA, par exemple, a un Groupe mondial de la jeunesse et des groupes consultatifs de la jeunesse nationaux dans plus de 30 pays, où les jeunes émettent des avis sur ses programmes.

Cette reconnaissance a été lente au niveau communautaire, en particulier pour les adolescentes, mais les choses évoluent. C'est ainsi que la Moldova a institué des conseils de jeunesse en tant que forums de représentation et d'autonomisation des jeunes dans plus d'un quart de ses localités. Les jeunes du Nicaragua se sont créé des espaces de travail au sein de leurs diverses cultures et participent aux travaux des conseils locaux.

Les institutions sociales doivent préparer les jeunes en vue d'une vie citoyenne active et les aider à apporter des contributions positives à la société. Elles doivent examiner les différentes modalités d'interaction des jeunes avec leur communauté et les processus selon lesquels ceux-ci acquièrent progressivement des valeurs politiques et civiques du fait de leur participation à la vie publique en tant qu'adultes. Elles devraient enseigner aux jeunes à accepter la diversité et veiller à ce qu'ils acceptent parmi eux les jeunes marginalisés et tout particulièrement les filles.

Une génération de changement : les jeunes et la culture

Les sept histoires vécues contenues dans le présent rapport illustrent les défis qu'ont à relever les jeunes qui grandissent durant la première décennie du XXI^e siècle. Elles nous montrent Grita, Tsehay, Daniel, Kim, Jiigee, Seif et Leire vaquant à leurs occupations quotidiennes, chacun et chacune s'efforçant de profiter de leur environnement culturel et de le transformer. Les approches du développement sensibles à la culture aident les jeunes à être plus efficaces dans leurs activités visant à changer les éléments néfastes de la culture, tout en célébrant les aspects positifs de celle-ci qui enrichissent leur vie.

L'expérience culturelle des jeunes est un amalgame hybride réunissant des éléments divers et multiples. N'étant pas limités par les expériences et les souvenirs de leurs parents, les jeunes sont généralement flexibles et dynamiques, d'où leur potentiel d'agents de changement.

Les tendances complexes de la culture ont des effets intenses sur les jeunes, les amenant à remettre en question les stéréotypes genrés dans les sports, à se faire les champions d'autres jeunes lors de leur passage à l'âge adulte, à adapter la musique internationale aux réalités de la vie locale, à apporter les nouvelles technologies des

communications dans certaines des régions les plus isolées de notre planète, à s'élever jusqu'aux niveaux supérieurs de la hiérarchie gouvernementale, à vivre en paix dans un pays en guerre, à échapper au mariage enfantin et à revendiquer le droit de choisir dans la vie. Par toutes ces actions, et par bien d'autres encore, les jeunes se transforment eux-mêmes et transforment leur culture.

Les programmes de développement devraient aider ces jeunes à négocier leur place dans leur société. Les jeunes doivent posséder certaines aptitudes pour embrasser leur culture locale, pour modifier ce qui leur nuit, notamment les pratiques traditionnelle néfastes telles que la mutilation génitale féminine ou le mariage enfantin, et pour appuyer les éléments positifs, tels que l'amélioration de l'information et des services en matière de santé sexuelle et reproductive et la prévention de la violence envers les femmes.

Plongées dans une longue tradition, les générations précédentes peuvent résister à ces changements. Les programmes doivent établir un espace de dialogue intergénérationnel. Leur approche doit procéder d'une profonde sympathie avec la culture, respecter ses façons de faire et reposer sur la connaissance de son histoire, de ses relations de

puissance, de sa politique et de son économie. Les approches sensibles à la culture équipent les programmes de développement et leur permettent de contribuer à faire des droits fondamentaux et de l'égalité des sexes une réalité dans toutes les sociétés, les jeunes étant les champions les plus visibles de l'avènement de cette réalité ?

Notes

INTRODUCTION

- 1 Margulis, M y otros. 2003. *Juventud, Cultura, Sexualidad. La Dimensión Cultural en la Afectividad y la Sexualidad de los Jóvenes de Buenos Aires*. Editorial Biblos. Buenos Aires, p. 13-14.
- 2 <http://esa.un.org/unpp/p2k0data.asp>. Consulté le 23 septembre 2008.
- 3 Lloyd, Cynthia B. ed., 2005. *Growing Up Global. The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries*. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies – The National Academies Press. Washington, DC, p. 49.
- 4 Lloyd, Cynthia B. ed., 2005. *Growing Up Global. The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries*. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies – The National Academies Press. Washington, DC, p. 50.

GRITA

- 1 Population Council, 2005. *Letting girls play: Using sport to create safe spaces and build social assets – Promoting healthy, safe and productive transitions to adulthood*. Brief No. 1, mai 2005, Population Council.
- 2 OMS, 2003. *Health and Development through Physical Activity and Sport*. Genève : Organisation mondiale de la santé.
- 3 Nations Unies, 2003. Résolution 58/5 de l'Assemblée générale : « Le sport en tant que moyen de promouvoir l'éducation, la santé, le développement et la paix ».
- 4 Lloyd, Cynthia B. ed., 2005. *Growing Up Global. The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries*. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies – The National Academies Press. Washington, DC, p. 386.
- 5 Lloyd, Cynthia B. ed., 2005. *Growing Up Global. The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries*. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies – The National Academies Press. Washington, DC, p. 388-389.
- 6 http://www.rho.org/html/ado1_progexamples.htm?#kenya-mathare. Site consulté le 10 août 2008.
- 7 Population Council, 2005. *Letting girls play: Using sport to create safe spaces and build social assets – Promoting healthy, safe and productive transitions to adulthood*. Brief No. 1, mai 2005, Population Council.

DANIEL

- 1 <http://www.mtvnetworks.co.uk/wellbeingstudy>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 2 Lloyd, Cynthia B. ed., 2005. *Growing Up Global. The Changing Transitions to Adulthood in Developing Countries*. National Research Council and Institute of Medicine of the National Academies – The National Academies Press. Washington, DC, p. 19.
- 3 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 167.
- 4 http://www.unfpa.org/upload/lib_pub_file/426_filename_CultureMatters_2004.pdf. Consulté le 1er octobre 2008.
- 5 <http://www.unfpa.org/news/news.cfm?ID=947>. Consulté le 1er octobre 2008.

TSEHAY

- 1 www.popcouncil.org/ta/mar.html. Consulté le 24 septembre 2008. www.icrw.org/docs/tooyoungto-wed_1003.pdf. Consulté le 24 septembre 2008.

JIIGEE

- 1 Keraman and Kenny, 2007. In Halewood and Kenny, 2007. « Young People and ICTs in Developing Countries », juillet 2007. <http://charleskenny.blogspot.com/weblog/2007/07/young-people-an.html>. Consulté le 9 août 2008.
- 2 Halewood and Kenny, 2007. « Young People and ICTs in Developing Countries », juillet 2007. Consulté le 9 août 2008. <http://charleskenny.blogspot.com/weblog/2007/07/young-people-an.html>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 3 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 32.
- 4 Halewood and Kenny, 2007. « Young People and ICTs in Developing Countries » July 2007. Consulté le 9 août 2008. <http://charleskenny.blogspot.com/weblog/2007/07/young-people-an.html>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 5 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 203.

- 6 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 203.
- 7 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 4
- 8 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 4
- 9 Nations Unies, 2007. *Rapport mondial sur la jeunesse 2007 - Le passage des jeunes à l'âge adulte : Progrès et défis*, p. xvii
- 10 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 13
- 11 Jensen, 2007. In Charles Kenny, 2008. *ICT: Promises, Opportunities and Dangers for the Rural Future* (19 février 2008), devant être présenté à la conférence « Rural Futures » à Plymouth (Royaume-Uni) en mars 2008. Consulté le 9 août 2008: <http://charleskenny.blogspot.com/weblog/2008/02/ict-promises-op.html>. Consulté le 1er octobre 2008.

KIM

- 1 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 81.
- 2 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 81.
- 3 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 81-82.
- 4 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 95.
- 5 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 82-85.
- 6 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 85.
- 7 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 87-88.
- 8 Nations Unies, 2005. *Rapport mondial sur la jeunesse 2005 : les jeunes aujourd'hui et en 2015* [anglais], p. 98. Consulté le 1er octobre 2008.

SEIF

- 1 <http://web.worldbank.org/WBSITE/EXTERNAL/EXTDEC/EXTRESEARCH/EXTWDRS/EXTWDR07/0,,menuPK:1489865-pagePK:64167702-piPK:64167676-theSitePK:1489834,00.html>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 2 http://www.peacestudiesjournal.org.uk/docs/PCD%20ISSUE%2011%20ARTICLE-The%20Unexplored%20Power%20and%20Potential%20of%20Youth%20as%20Peace-Builders_Celina%20Del%20Felice%20and%20Aria%20Wisler.pdf. Consulté le 1er octobre 2008.
- 3 PNUD-ONU. *Arab Youth Strategizing for the Millennium Development Goals*. New York, 2006.
- 4 <http://www.un.org/children/conflict/french/machel10.html>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 5 <http://www.un.org/children/conflict/french/machel10.html>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 6 [http://en.wikipedia.org/wiki/United_Network_of_Young_Peacebuilders_\(UNOY\)](http://en.wikipedia.org/wiki/United_Network_of_Young_Peacebuilders_(UNOY)). Consulté le 1er octobre 2008.
- 7 <http://groups.takingitglobal.org/NGPC>. Consulté le 1er octobre 2008.
- 8 <http://unesco.takingitglobal.org/themes2005.en.html?theme=together>. Consulté le 1er octobre 2008.

LEIRE

- 1 <http://www2.ohchr.org/french/law/crc.htm>, Article 12. Consulté le 23 septembre 2008.
- 2 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 167.
- 3 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC, p. 167.
- 4 Banque mondiale, 2006. *Rapport sur le développement dans le monde 2007 - Le développement et la prochaine génération*. Banque mondiale, Washington, DC.

L'UNFPA, Fonds des Nations Unies pour la population, est un organisme de développement international qui œuvre en faveur du droit à la santé et de l'égalité des chances pour chaque femme, homme et enfant. L'UNFPA offre son appui aux pays pour utiliser les données de population dans la formulation des politiques et des programmes visant à réduire la pauvreté et pour faire en sorte que toutes les grossesses soient désirées, que tous les accouchements soient sans danger, que tous les jeunes soient protégés du VIH et du sida et que toutes les filles et toutes les femmes soient traitées avec dignité et respect.

L'UNFPA — parce que tout le monde compte.



Fonds des Nations Unies pour la population
220 East 42nd Street
New York, NY 10017
États-Unis d'Amérique
www.unfpa.org

978-89714-903-7
F/9 500/2008 Numéro de vente F.08.III.H.2

Crédits photos :
Toutes les photos sont de Martin Caparros © UNFPA